

LUCIE DELARUE-MARDRUS

Choix de Poèmes

DERNIERS VERS INÉDITS
TRADUCTIONS



PARIS
LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

Choix de Poèmes

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

18 exemplaires sur papier de Madagascar
dont 15 numérotés de 1 à 15
et 3 exemplaires hors commerce
numérotés de I à III.

550 exemplaires sur Velin teinté
dont 500 numérotés de 1 à 500
et 50 exemplaires hors commerce
numérotés de I à L.



LUCIE DELARUE-MARDRUS

LUCIE DELARUE-MARDRUS

Choix de Poèmes

DERNIERS VERS INÉDITS
TRADUCTIONS



PARIS
LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

TABLE

CHAPITRE I : L'ESTUAIRE

L'Estuaire (SOUFFLES DE TEMPÊTE), <i>Fasquelle</i> , éditeur	3
La Figure de Proue (LA FIGURE DE PROUE), <i>Fasquelle</i>	4
Oraison (PAR VENTS ET MARÉES), <i>Fasquelle</i> , éditeur ..	7
Le Coquillage (INÉDIT)	10
L'Etreinte marine (OCCIDENT), <i>Ed. de la Revue Blanche</i> ..	10

CHAPITRE II : HONFLEUR

H.O. (LA FIGURE DE PROUE), <i>Fasquelle</i> , éditeur	15
L'Odeur de mon Pays (FERVEUR), <i>Editions de la Revue Blanche</i>	16
Honfleur (SOUFFLES DE TEMPÊTE), <i>Fasquelle</i> , éditeur ..	17
At Home (LES SEPT DOULEURS D'OCTOBRE), <i>Ferenczi</i> ..	18
Défi (PAR VENTS ET MARÉES), <i>Fasquelle</i> , éditeur	19
J'ai si grande amitié (SOUFFLES DE TEMPÊTE), <i>Fasquelle</i> ..	21
Chaise longue (INÉDIT)	22
Passé (INÉDIT)	23
Adieu (INÉDIT)	24
Départ (INÉDIT)	25
C'est Paris (INÉDIT)	26

CHAPITRE III : CHEVAUCHEES

Eloge de mon cheval (LA FIGURE DE PROUE), <i>Fasquelle</i> ..	29
Le beau souhait (LES SEPT DOULEURS D'OCTOBRE), <i>Ferenczi</i> , éditeur	30
Chasse (SOUFFLES DE TEMPÊTE), <i>Fasquelle</i> , éditeur	32
Une prière à Saint Georges (SOUFFLES DE TEMPÊTE), <i>Fasquelle</i> , éditeur	34

CHAPITRE IV : MUSIQUE

A ceux qui l'aiment (LES SEPT DOULEURS D'OCTOBRE), <i>Ferenczi</i> , éditeur	37
Musique I (HORIZONS), <i>Fasquelle</i> , éditeur	38
Musique II (LA FIGURE DE PROUE), <i>Fasquelle</i> , éditeur ..	39
Appel (PAR VENTS ET MARÉES), <i>Fasquelle</i> , éditeur	40
La Marseillaise (PAR VENTS ET MARÉES), <i>Fasquelle</i> , éd.	41

CHAPITRE V : INTIMITE

Déclaration (HORIZONS), <i>Fasquelle</i> , éditeur	45
Profil (FIGURE DE PROUE), <i>Fasquelle</i> , éditeur	46

TABLE

VII

Mon Ami (HORIZONS), <i>Fasquelle</i> , éditeur	48
Le Bonheur (HORIZONS), <i>Fasquelle</i> , éditeur	48
Ballade du Feu (TEMPS PRÉSENTS), <i>Paul Mourousy</i> , éd.	49
Pour les plus jeunes (HORIZONS), <i>Fasquelle</i> , éditeur ..	51
Femmes (FERVEUR), <i>Editions de la Revue Blanche</i> ..	52
Vade Retro (FERVEUR), <i>Editions de la Revue Blanche</i> ..	53
Fontaine (FERVEUR), <i>Editions de la Revue Blanche</i>	53
Cheveux coupés (LES SEPT DOULEURS D'OCTOBRE), <i>Ferenczi</i> , éditeur	54

CHAPITRE VI : RELIGION

Pascal (HORIZONS), <i>Fasquelle</i> , éditeur	57
Laudes (LES SEPT DOULEURS D'OCTOBRE), <i>Ferenczi</i> ..	58
Incantation (FERVEUR), <i>Editions de la Revue Blanche</i> ..	59
L'Innommé (INÉDIT)	60
Ode aux Juifs (LA FIGURE DE PROUE), <i>Fasquelle</i> , éd.	61
I Visitation (SOUFFLES DE TEMPÊTE), <i>Fasquelle</i> , éd.	65
II Aux Derviches Mewlewi (PAR VENTS ET MARÉES), <i>Fasquelle</i> , éditeur	66
O, mon Dieu ! (SOUFFLES DE TEMPÊTE), <i>Fasquelle</i> , éd.	68

CHAPITRE VII : RENCONTRES

Ode Funèbre (LA FIGURE DE PROUE), <i>Fasquelle</i> , éditeur ..	71
Promenade (PAR VENTS ET MARÉES), <i>Fasquelle</i> , éd.	73
Retour dépaycé (LA FIGURE DE PROUE), <i>Fasquelle</i> , éd.	74
En mer (INÉDIT)	75
Strophes vers l'amour (PAR VENTS ET MARÉES), <i>Fasquelle</i> , éditeur	77
Romance I - Romance II (INÉDIT)	79
Minuit (HORIZONS), <i>Fasquelle</i> , éditeur	80
Force (INÉDIT)	81
Je connais... (INÉDIT)	82
Le Secret (INÉDIT)	83

CHAPITRE VIII : POETE

L'Archange (LES SEPT DOULEURS D'OCTOBRE), <i>Ferenczi</i> , éditeur	87
Lassitude (LES SEPT DOULEURS D'OCTOBRE), <i>Ferenczi</i> ..	88
Nuits (INÉDIT)	89
A mon cœur (LES SEPT DOULEURS D'OCTOBRE), <i>Ferenczi</i> , éditeur	90
Que m'importe (LES SEPT DOULEURS D'OCTOBRE), <i>Ferenczi</i> , éditeur	91

Travail (INÉDIT)	92
Transmission (MORT ET PRINTEMPS), <i>Albert Messein</i> ..	93
Je sais que j'ai vécu (LES SEPT DOULEURS D'OCTOBRE), <i>Ferenczi</i> , éditeur	94

CHAPITRE IX : DERNIERS POEMES

Claustrophobie (INÉDIT)	97
Distance (INÉDIT)	98
Bella Vista (INÉDIT)	99
Printemps (INÉDIT)	100
Ne Varietur (INÉDIT)	100
Souffrir (INÉDIT)	101
Par ma fenêtre ouverte... (INÉDIT)	102
Pâques 1945 (INÉDIT)	103
Vieillesse (INÉDIT)	103
Morts (INÉDIT)	104
Le Souvenir, ce revenant... (INÉDIT)	104

TRADUCTIONS

Fragment d'une préface de l'auteur à deux poèmes d'Edgar Allen Poe	107
Le Corbeau, <i>Léon Pichon</i> , éditeur	111
Ulalume, <i>Léon Pichon</i> , éditeur	121
tirés de : SIX POÈMES D'EDGAR ALLEN POE traduits en vers français par Lucie Delarue-Mardrus, <i>Léon Pichon</i> , éditeur.	

EMILY BRONTE :

Le vieux Stoïque (INÉDIT)	127
L'amour et l'amitié (INÉDIT)	128
Martyre de l'Honneur (INÉDIT)	129
Je ne pleurerai pas (INÉDIT)	132
La Visionnaire (INÉDIT)	133
Le Souvenir (INÉDIT)	135

EDNA SAINT-VINCENT MILLAY :

Les Cygnes sauvages (INÉDIT)	139
Sonnet (INÉDIT)	140
Renaissance (fragments) (INÉDIT)	141

ANNA WICKHAM :

L'Homme silencieux (INÉDIT)	147
L'Épouse (INÉDIT)	148
Celui qui revint (INÉDIT).....	149
Envoi (INÉDIT)	150

CHAPITRE PREMIER

L'Estuaire



L'Estuaire

J'aime toujours revoir l'estuaire, ses eaux
Hybrides, où la mer au fleuve se mélange.
C'est là que j'ai senti naître et grandir cet ange
Qui, jusques à ma mort, tourmentera mes os.

Je porte au fond de moi l'estuaire complexe,
Son eau douce mêlée à tant de sel amer.
Quelque chose, en mon âme à tout jamais perplexe,
A fini d'être fleuve et n'est pas encore mer.

La Figure de Proue

La figure de proue allongée à l'étrave,
Vers les quatre infinis, le visage en avant
S'élançait; et, magnifique, enorgueilli de vent,
Le bateau tout entier la suit comme un esclave.

Ses yeux ont la couleur du large doux-amer,
Mille relents salins ont gonflé ses narines,
Sa poitrine a humé mille brises marines,
Et sa bouche entr'ouverte a bu toute la mer.

Lors de son premier choc contre la vague ronde,
Quand, neuve, elle quitta le premier de ses ports,
Elle mit, pour voler, toutes voiles dehors,
Et ses jeunes marins criaient : « Au nord du monde ! »

Ce jour la mariait, vierge, avec l'Inconnu.
Le hasard, désormais, la guette à chaque rive,
Car, sur la proue aiguë où son destin la rive,
Qui sait quels océans laveront son front nu ?

Elle naviguera dans l'oubli des tempêtes
Sur l'argent des minuits et sur l'or des midis,
Et ses yeux pleureront les havres arrondis
Quand les lames l'attaqueront comme des bêtes.

Elle saura tous les aspects, tous les climats,
La chaleur et le froid, l'Equateur et les pôles;
Elle rapportera sur ses frêles épaules
Le monde, et tous les ciels aux pointes de ses mâts.

Et toujours, face au large où neigent des mouettes,
Dans la sécurité comme dans le péril,
Seule, elle mènera son vaisseau vers l'exil
Où s'en vont à jamais les désirs des poètes;

Seule, elle affrontera les assauts furibonds
De l'ennemie énigmatique et ses grands calmes;
Seule, à son front, elle ceindra, telles des palmes,
Les souvenirs de tant de sommeils et de bonds.

Et quand, ayant blessé les flots de son sillage,
Le chef coiffé de goëmons, sauvagement,
Elle s'en reviendra comme vers un aimant
A son port, le col ceint des perles du voyage,

Parmi toutes les mers qui baignent les pays,
Le mirage profond de sa face effarée
Aura divinement repeuplé la marée
D'une ultime sirène aux regards inouïs.

...J'ai voulu le destin des figures de proue
 Qui tôt quittent le port et qui reviennent tard.
 Je suis jalouse du retour et du départ
 Et des coraux mouillés dont leur gorge se noue.

J'affronterai les mornes gris, les brûlants bleus
 De la mer figurée et de la mer réelle,
 Puisque, du fond du risque, on s'en revient plus belle,
 Rapportant un visage ardent et fabuleux.

Je serai celle-là, de son vaisseau suivie,
 Qui lève haut un front des houles baptisé,
 Et dont le cœur, jusqu'à la mort inapaisé,
 Traverse bravement le voyage et la vie.

Oraison

Aux Péqueux de Honfleur, mes pays.

Notre-Dame de Grâce, ô vétuste patronne
 Des pêcheurs et des matelots,
 Dame de bois et d'or à la belle couronne
 Qui loges au-dessus des flots,

Veuille à jamais bénir, tout au bas de la côte,
 Honfleur, ma ville aux deux clochers,
 Qui descend jusqu'au bord de la mer basse ou haute
 Parmi de grands filets séchés.

Voici le petit port et ses bassins verdâtres,
 Sa lieutenance d'autrefois,
 Ses maisons à pignons dont s'effritent les plâtres
 Entre leurs poutrelles de bois.

Voici les bateaux bruns, usés un peu, qu'allège
 Leur voile, aile de goéland,
 Rivés le long des quais dans l'éternel relent
 Des goudrons et bois de Norvège.

Voici tout grisonnants, coiffés de leurs bonnets
 De laine tricotée et vieille,
 Ces pêcheurs que depuis trois cents ans tu connais,
 Portant l'anneau d'or à l'oreille.

Voici les matelots, mousses et débardeurs,
 Tous gens de roulis et de houles,
 Et, de même, voici les poissardes leurs sœurs,
 Et celles qui cueillent les moules.

Tout ce peuple salé lève vers toi les yeux,
 C'est lui qui te nomma sa reine,
 Sainte Vierge de mer, madone un peu sirène,
 Toi son unique merveilleux.

Certes, on le sait bien, ces gens-là sont ivrognes,
 D'alcool leur cœur est saturé,
 Mais, n'es-tu pas, Marie, au-dessus de leurs trognes,
 Ce qui reste d'un peu doré ?

Dans l'orage hurlant ou sur la mer muette,
 Gardienne de jour et de nuit,
 Aux côtés de la barque, invisible mouette,
 N'es-tu pas celle qui les suit ?

Et ne savent-ils pas, au milieu des bourrades,
 Penser à quelque humble ex-voto,
 Et, quand ils vont sombrer loin des ports et des rades,
 Te promettre un petit bateau ?

Vois ! leur reconnaissance encombre ta chapelle,
 Plaques de marbre, cierges droits,
 Et ces barques qu'ils font, longues comme deux doigts,
 Joujoux de bois et de ficelle.

Tout cela, pour orner tes deux pieds triomphants,
 T'arrive du fond des naufrages.
 Toute l'immense mer avec ses grandes rages
 T'honore en ces cadeaux d'enfants.

C'est pourquoi sois-leur douce, ô Dame maritime !
 Garde-leur l'amour puénil
 Que tous ils ont pour toi, naïvement intime,
 Dans la misère et le péril.

Patronne des marins, l'existence est si dure...
 Sois toujours celle d'autrefois,
 Et protège et bénis toujours dans sa verdure
 Honfleur, la ville de genjois.

Le Coquillage

Le coquillage où luit tant de nacre, et qui traîne
 Sur cette table, offert à tes doigts imprudents,
 Surtout n'y colle pas ton' oreille : dedans
 On entend de trop près le chant de la sirène.

L'Étreinte marine

Une voix sous-marine enfle l'inflexion
 De ta bouche et la mer est glauque tout entière
 De rouler ta chair pâle en son remous profond.

Et la queue enroulée à ta stature altièrre
 Fait rouler sa splendeur au ciel plein de couchant,
 Et, parmi les varechs où tu fais ta litière,

Moi qui passe le long des eaux, j'ouïs ton chant
 Toujours, et, sans te voir jamais, je te suppose
 Dans ton hybride grâce et ton geste alléchant.

Je sais l'eau qui ruisselle à ta nudité rose,
 Visqueuse et te salant journellement la chair
 Où cette flore étrange et vivante est éclosé;

Et tes doigts dont chacun pèse du chaton clair
 Que vint y incruster l'aigüe ou le coquillage
 Et ta tête coiffée au hasard de la mer;

La blanche bave dont bouillonne ton sillage,
 L'astérie à ton front et tes flancs gras d'oursins
 Et la perle que prit ton oreille au passage;

Et comment est plaquée en rond entre tes seins
 La méduse ou le poulpe aux grêles tentacules,
 Et tes colliers d'écume humides et succincts.

Je te sais, ô sirène occulte qui circules
 Dans les flux et reflux que hante mon loisir
 Triste et grave, les soirs, parmi les crépuscules,

Jumelle de mon âme austère et sans plaisir,
 Sirène de ma mer natale et quotidienne,
 O sirène de mon perpétuel désir !

O chevelure ! ô hanche enflée avec la mienne,
 Seins arrondis avec mes seins au va-et-vient
 De la mer, ô fards clairs, ô toi, chair neustrienne !

Quand pourrai-je sentir ton cœur contre le mien
Battre sous ta poitrine humide de marée
Et fermer mon manteau lourd sur ton corps païen,

Pour t'avoir nue ainsi qu'une anguille effarée
A moi, dans le frisson mouillé des goëmons,
Et posséder enfin ta bouche désirée ?

Ou quel soir, descendue en silence des monts
Et des forêts vers toi, dans tes bras maritimes
Viendras-tu m'emporter pour, d'avals en amonts,

Balancer notre étreinte au remous des abîmes ?...



CHAPITRE II

Honfleur

H. O.

Moi qui viens des gens que tu parques
Entre ton port et ton clocher,
Qui pourra jamais arracher
Mon cœur de toi, ville des barques ?

De jour et de nuit, combien j'aime
Les voir gagner les horizons,
A la fois oiseaux et poissons,
Ces barques que le vent essaime !

Honfleur, ô ma ville, ô ma barque,
Au pays froid, au pays chaud,
Je porte dans l'âme la marque
De tes voiles rudes : H.O.

L'Odeur de mon Pays

L'odeur de mon pays était dans une pomme.
 Je l'ai mordue avec les yeux fermés du somme,
 Pour me croire debout dans un herbage vert.
 L'herbe haute sentait le soleil et la mer,
 L'ombre des peupliers y allongeait des raies,
 Et j'entendais le bruit des oiseaux, plein les haies,
 Se mêler au retour des vagues de midi.
 Je venais de hocher le pommier arrondi,
 Et je m'inquiétais d'avoir laissé ouverte
 Derrière moi, la porte au toit de chaume mou...

Combien de fois, ainsi, l'automne rousse et verte
 Me vit-elle, au milieu du soleil et, debout,
 Manger, les yeux fermés, la pomme rebondie
 De tes prés, copieuse et forte Normandie ?

Ah ! je ne guérirai jamais de mon pays !
 N'est-il pas la douceur des feuillages cueillis
 Dans leur fraîcheur, la paix et toute l'innocence ?

Et qui donc a jamais guéri de son enfance ?...

Honfleur

L'ombre d'un grand nuage est sur l'eau comme une île.
 L'estuaire est plus beau qu'aucune fiction.
 La vieille navigation
 Bat des ailes parmi la ville.

Après les toits salés commence le grand foin,
 Et les fermes sont là dans le bleu des herbages.
 L'odeur des pommes vient de loin
 Se joindre au goudron des cordages.

Je n'ai pas vu la fin de mes ravissements,
 Honfleur tout en ardoise où pourtant je suis née,
 O ville riche d'éléments,
 Nombreuse, bien assaisonnée.

Sont-ce tes toits vieillots qui se pressent si fort,
 Ta petite marine et ta campagne verte
 Que je chéris, ou bien ton port
 Qui te fait toujours entr'ouverte ?

Rien que de bon, de pur, pour cette ville-ci !
 Moi qui suis pour jamais vouée à la chimère,
 Je l'aime simplement, ainsi
 Qu'on aime son père et sa mère.

At Home

Voici les cinq belles fenêtres
 Du salon vieillot où je vis
 En plein herbage, loin des êtres,
 Haut, comme au temps des ponts-levis.

Dans la première est la vallée,
 Dans l'autre la ville bleu noir,
 Deux autres ont un bout d'allée
 Et l'estuaire où meurt le soir.

Mais, dans la tragique cinquième,
 Plein les seize petits carreaux,
 Il n'est rien qu'un grand vide blême
 Au-dessus d'espaces ruraux.

Ces éléments frôlent mes vitres,
 Ils se mêlent au mobilier,
 Et, sur un mode familial,
 Déroulent leurs vastes chapitres.

Je vois à travers l'infini
 Monter le monde des nuages,
 La formation des orages
 Ou le beau temps bleu dans son nid.

Et parfois, relevant la tête
 Au coin de mon âtre embrasé,
 Je vois accourir la tempête
 Ainsi qu'un monstre apprivoisé.

Défi

Que la haine anonyme et que l'envie esclave
 Environnent mon cœur de leurs traits incessants !
 Je regarde à mes pieds éclaboussés de bave
 La révolte des impuissants.

Votre encre empoisonnée est vaine. Votre proie
 Ce n'est pas moi ! Qui donc va me tordre le col ?
 Mon visage se rit de votre vitriol,
 Vous n'atteindrez jamais ma joie.

Contre mes vrais trésors nul de vous ne peut rien,
 Ma pensée est à moi comme est à moi mon homme,
 Comme est à moi mon temps, comme est à moi mon bien.
 Additionnez ! Je fais la somme !

Non ! Vous n'entrerez pas chez moi, dans ma maison,
 Vous ne briserez pas mes vitres sur ma Seine,
 Vous ne m'ôterez pas Paris. Non, votre haine
 Ne barre pas mon horizon.

Vous n'envahirez pas ma campagne natale,
 La terre où, doucement, les miens sont enfouis.
 Il n'est aucun relent de votre haleine sale,
 Dans mon pays, dans mon pays !

Mon pays où je fus une enfant avant d'être
 La femme d'aujourd'hui que visent tant de coups,
 Où des vieilles que j'aime et qui me virent naître
 Me bercèrent sur leurs genoux.

Non ! Vous ne serez pas la sombre Jacquerie
 En route vers le fier château de mon bonheur.
 Car j'ai, pour me garder contre le flot hurleur,
 Ma haie autour de ma prairie.

Venez ! Et franchissez mes herbages bourbeux !
 Vous y serez reçus, croyez-le, haut et ferme,
 Sur les fourches de fer des hommes de ma ferme
 Et sur les cornes de mes bœufs !

J'ai si grande amitié

J'ai si grande amitié
 Pour certaines routes !... Non celles
 Qui sont les plus belles,
 Mais celles, vieilles et fidèles,
 Où, tout enfant, j'allais à pied.

Ma poétique enfance
 Où le cœur me battait si fort,
 Je la cherche encor,
 — Avec quelle ferveur, quelle désespérance, —
 Comme une mère un enfant mort.

Chaise longue

Je ne sais si je dors, mais je sais que je rêve.
 Ma ville est à mes pieds, et l'estuaire bleu.
 D'ici, rien n'a changé. Je me retrouve un peu
 Dans mon enfance longue et ma jeunesse brève.

D'ici, je n'entends pas bourdonner les moteurs
 Dans les barques, non plus les nouvelles musiques
 Dans les maisons en proie aux jouets mécaniques.
 Je n'entends que la cloche, ou crier les vapeurs.

Je ne descendrai plus dans ma ville, investie
 Par l'esprit d'aujourd'hui brutal et décevant.
 Je resterai chez moi, douloureux ci-devant,
 Dans l'odeur du passé, pas encore partie.

Passé

Maintenant j'aime mieux en rêve
 Ma maison qu'en réalité.
 Trop d'intrus sont venus gâter
 Ce qui fut doux comme les rêves.

Certains mois de mai dans les roses,
 Certains étés fous de grillons,
 Certains automnes en haillons...
 O souvenirs, défuntes roses !

Tant de jours lents et sans orages,
 Seule avec tout ce que j'aimais !
 Ce temps ne reviendra jamais.
 Partout, maintenant, des orages.

Etrangers, avec votre enfance
 Demeurée au sein d'autres lieux,
 Pourquoi vos regards curieux
 Parmi mes souvenirs d'enfance ?

Mes prés à moi ne sont pas vôtres.
 Vous êtes venus de partout
 Pour m'envahir de bout en bout.
 Mes secrets ne sont pas les vôtres.

Allez-vous en ! Laissez-moi seule !
 — Trop tard ! Trop tard ! Ils sont entrés
 En foule épaisse dans mes prés.
 Jamais je n'y serai plus seule.

Aussi vais-je fuir ma demeure
 Pour l'évoquer tout bas de loin,
 Chassée à présent de ce coin
 Où seul mon fantôme demeure.

Adieu

J'ai vendu ma maison d'où me chassait la vie,
 Et j'ai froid jusque dans le cœur.
 Il m'arrive ce grand malheur,
 Ma route bifurque — ou dévie.

D'autres vont donc hanter le magnifique lieu
 Où je promenais ma tristesse.
 Belle maison aimée, adieu !
 Sois le tombeau de ma jeunesse !

L'âge, la malveillance et tout le reste ont fait
 Que je ne pouvais plus y vivre.
 Mais à présent quel chemin suivre ?
 Devant mes yeux tout se défait.

Ce fut l'enfance, et puis ce fut l'adolescence
 Et la jeunesse. Maintenant,
 J'en arrive au dernier tournant ;
 C'est déjà la mort qui commence.

Départ

Une romantique tempête
 Aura marqué ce dernier soir.
 Je m'en vais, et c'est la défaite,
 Et le vent rugit dans le noir.
 Je pars demain sans au revoir.
 Toute ma maison est défaite.
 Caisses, malles... Sur quoi m'asseoir ?
 A fond de cale, on choit, je guette
 Au creux d'un vaisseau sans espoir.

C'est Paris...

Adieu solitude des prés,
Adieu les grandes galopades,
Les derniers beaux jours enterrés
Reposent sous des bois malades.

Autre existence, autre saison :
C'est Paris, ses becs et ses ongles,
Où je vais découvrir des jungles
Au détour de chaque maison.

Pourtant, sans craindre ces repères,
Otant mes bottes de mes pieds,
Je vais marcher sur des vipères
Avec de tout petits souliers.



CHAPITRE III

Chevauchées

Eloge de mon Cheval

Mon cheval au poitrail solide, à l'œil de feu,
Frère joyeux de mon âme animale,
Ton sang arabe bout comme le mien, beau mâle,
Et tu comprends si bien le jeu !

Voici notre statue haute et momentanée,
Chaque jour pour nous est le jour des bonds
Et des caprices furibonds
Vite oubliés au bout de la journée.

Ton galop violent obéit à mon cri,
Nous vivons d'ivresses pareilles;
Et je vois l'existence entre tes deux oreilles,
Sensibles à tout comme mon esprit.

La même passion passe dans nos narines,
Le même vent dans nos cheveux.
Je fais ce qui te plaît et toi ce que je veux,
Et la liberté gonfle nos poitrines.

Le tout puissant pouvoir s'équilibre entre nous :
 Ma vie est livrée à ton dos farouche,
 Ma volonté mate ta bouche,
 Et ta force est prise entre mes genoux.

Que si, présentement, l'ombre multiple et une
 Descend avec le feu des soirs,
 Dis ? Prenons notre trot vers la nouvelle lune
 Cornue au-dessus des bois déjà noirs.

Rythmons des quatre pieds notre vol qui s'élance,
 Si tu veux gagner le but d'un seul trait,
 Et battons vivement la mesure en silence
 Dans les sentiers de la forêt.

Le beau Souhait

Qu'on me donne un cheval rapide
 Assez difficile à monter
 Pour que mes yeux quittent le vide
 Et mon rêve l'éternité.

Toute la force de mes jambes
 Voudrait le furieux galop
 Qui scande comme des iambes
 La plaine, le vent, le ciel, l'eau.

J'aurais, multipliant ma vie,
 Deux élans, deux souffles, deux cœurs,
 Et quatre sabots marteleurs
 Pour bondir selon mon envie.

Je me souviens que je riais,
 La tempête dans le visage,
 Et que la crinière en biais
 Fuyait dans le sens de l'orage.

Je me souviens de matins doux
 Où je pénétrais d'un pas calme,
 Lorsque l'été perdait sa palme
 Et que les sentiers étaient roux.

Je me souviens du trot allègre
 Que je prenais à travers bois,
 Et du petit coup de vent aigre
 Qui nous décoiffait à la fois.

Nous allions. La bête vivante
 A mes songes obéissait.
 Et, dans la brise qui l'évente,
 Cette apparition passait.

Le cheval devenant moi-même,
Moi-même devenant cheval,
Centauresse à travers le val,
Fantôme du couchant suprême.

— Ah ! qu'on me rende ces chemins
Où tant aimait mon âme amère
Chevaucher sans fin sa chimère
Avec des crins vrais dans les mains !

Chasse

Invisible cerf que je veux forcer
Dans l'automne d'or flamboyante et morte,
Invisibles chiens, invisible escorte,
Quels yeux que les miens vous verront passer ?

Mon cheval réel a peur des fantômes,
Moi, presque un esprit, j'ai peur des vivants.
Qui verra la reine aux yeux émouvants
Parcourir son rêve aux vastes royaumes ?

Les traces du cerf sont dans le hallier.
Il y a du sang jusque sur ce hêtre.
J'entends alentour les chiens aboyer.
Ma meute glapit... C'est le vent peut-être ?

Quelqu'un, il me semble, a sonné du cor.
Est-ce pour la vue ou pour la curée ?
Le cerf n'est pas là, le cerf n'est pas mort,
Le cerf court toujours l'automne empourprée.

Taïaut ! Dans le soir je l'ai vu, je crois !
Était-ce sa tête ? Était-ce une branche ?
Il portait au vent, recourbée et blanche,
La nouvelle lune entre ses deux bois.

Vite ! Lancez-vous, mes grands chiens sauvages !
Vite, mon cheval ! Galopons sur lui !
Vite, mon escorte ! Avec les nuages,
A travers les bois, courons dans la nuit !

Le cerf disparaît, la lune s'efface,
Le silence noir règne sur le val.
Sous le ciel d'orage où s'enfuit la chasse,
Je suis toute seule avec mon cheval.

Dans l'automne d'or flamboyante et morte,
Invisible cerf que je veux forcer,
Invisibles chiens, invisible escorte,
Quels yeux que les miens vous verront passer ?...

Une Prière à Saint-Georges

Puissè-je t'honorer avec ferveur, saint Georges,
Très gentil personnage, immortel cavalier
Si droit sur ton cheval au galop délié,
Ton cheval aux naseaux rouges comme des forges.

Apprends-moi le mépris du lourd dragon tortu
Qui darde le bouquet monstrueux de ses langues,
Toi qui l'as su tuer sans fureur ni harangues
Rien que de par ta lance et de par ta vertu.

Apprends-moi, saint éphèbe, à chevaucher, à vivre
Héroïque toujours au milieu des méchants,
Ne sachant rien sinon mes rêves et mes chants
Et tout ce qui me fait solitairement ivre.

Car je veux comme toi, cher jeune homme doré,
Au vitrail lumineux figurer, noble et forte,
Et rire en regardant écumer sur le pré
La bête aux yeux humains vaincue et déjà morte.

Je veux être, sur mon cheval fogueux et beau,
Tranquille, les yeux fiers comme à la promenade,
Et, lorsqu'arrivera la suprême ruade,
Mourir comme je dois, en selle, et le front haut.



CHAPITRE IV

Musique

A Ceux qui l'aiment

La musique, nous l'aimons, oui,
Avec le meilleur de nous-même,
Et, dans un frisson inouï,
Tout notre être répond : « Je t'aime ! »

Refuge de nos cœurs amers,
Dès qu'elle parle, la musique,
Une onde subtile et physique
Vient toucher le bout de nos nerfs.

Plus abstraite que la pensée,
Plus charnelle que le baiser,
Musique, ô trouble inapaisé
Jusqu'au fond de l'âme forcée !

Tout ce que nous avons voulu
Tient dans ta voix qui chante et gronde...
— Musique, ô musique, salut,
Commencement de l'autre monde !

Musique

(ASSONANCES)

I

Puisque nous nous sentons ce soir troublés et tristes,
 Quelle que soit notre souffrance,
 Viens, consolation sans paroles, Musique !
 Et que tes beaux sanglots et ta mathématique
 Versent leur sortilège à nos cœurs qui t'attendent.

Chante !.. Un respectueux silence te reçoit
 Dans notre être, et l'orgueil s'y assouplit et ploie
 Au souffle génial et rauque de ta voix.

Chante ! Chante, Musique... Ah, sois notre David !
 Car en nous quelquefois s'assied un sombre roi
 Fixant des yeux si noirs et si durs sur la vie
 Que nous ne pourrions plus jamais pleurer, sans toi...

Musique

II

La musique a frôlé mon âme de ce soir
 Et je suis devenue ivre et obéissante.
 Faut-il que, jusqu'au fond de l'être, je la sente
 Et ne comprenne pas ce qu'elle peut vouloir ?

N'auras-tu pas pitié ? Nous nous sentons si lasse
 D'être le violon de ton archet nerveux.
 O Musique, torture et douceur, grâce !... grâce !...
 Qu'y a-t-il donc en toi qui prend comme des yeux ?

Ah viens ! tords-nous les mains, musique, spasme chaste.
 Tu fais lever en nous, à travers des sanglots,
 Toute une âme de fond passionnée et vaste
 Comme le vent, comme le ciel, comme les flots.

Appel

Venez, Bach, vous Schumann, vous Beethoven, vous Gluck,
 Vous les seuls vrais amants de notre âme anxieuse,
 Vous qui ne nous donnez de votre humanité
 Que la plus parfaite beauté,
 Ainsi que certains fruits à l'écorce rugueuse
 Dont nous ne goûtons que le suc.

Si vous pouviez savoir !... Nous sommes toujours seule
 En dépit des amours roulés à nos genoux.
 Mais vous ! quand vous parlez jusqu'au fond de nous-même,
 Tout notre être répond : « Je t'aime ! »
 Musiciens passés qui déferlez sur nous,
 Qui nous broyez comme une meule !

Esprits qui revenez au bois des violons,
 Sanglot éternisé de l'amour, âmes d'hommes,
 Venez à nous : voici notre être inapaisé.
 Musique, ô charnelle, ô baiser,
 Prends, brise, tords la lyre ardente que nous sommes,
 O toi, tout ce que nous voulons !

" La Marseillaise "

Grands hommes pleins de gloire, amoureux pleins d'amour,
 Mendians qui vivez de misère pleurée,
 Vous, riches, pour lesquels l'existence est dorée,
 Vous, médiocres las, traînant au jour le jour,

Morceau d'humanité, grande et grouillante masse,
 Gens de France nourris de rires et de pleurs,
 Gens de France ! Un seul cœur, fait de milliers de cœurs,
 Palpite, quand, sur vous, La Marseillaise passe.

Dites si vous pouvez entendre cette voix
 Sans oublier malheur, bonheur, aise et malaise ?
 Dites, dites, vous tous, si notre Marseillaise
 Ne vous redresse pas comme des coqs gaulois ?

Eclate, Marseillaise hautaine et populaire !
 Tu fais chacun de nous poète, ô cri du sol !
 Quelle que soit notre âme, appréhendés au col,
 Nous t'écoutons parler à notre race claire.

Ton souffle, c'est celui de nos champs, prés, taillis,
De nos sombres chantiers, de nos usines tristes.
C'est le souffle de nos penseurs, de nos artistes,
De nos grands et de nos petits, c'est le pays !

Qu'il s'exhale ce souffle, en sa toute-puissance,
L'un quitte sa pensée et l'autre ses outils.
Un seul élan, soudain, rapproche les partis,
Et nous nous sentons tous ivres d'obéissance.

Marseillaise ! On ne peut t'écouter à demi.
Quand ta grande clameur parmi les cuivres crie,
Quand tu nous dis : « Allons, enfants de la patrie ! »
Nous voyons devant nous se dresser l'ennemi.

Quel est l'hymne, à travers la terre, qui t'égale ?
Nous entendrons le chant de chaque nation,
Mais aucun d'eux n'aura ta folle passion.
— Près de La Marseillaise en flamme, tout est pâle.

Non ! Nous ne croirons pas notre génie éteint
Tant que nous porterons, nous autres, ceux de France,
Plus haut que notre joie et que notre souffrance,
La Marseillaise rouge en nous, comme un instinct !



CHAPITRE V

Intimité

Déclaration

Au Docteur J.-C. Mardrus

Tu as lavé tu as drainé mon âme lâche,
Où la mélancolie avait mis son baiser,
Et raclé dans leur mal mes os civilisés
Avec ta dureté pareille à une hache.

Tes mains ont libéré toutes mes passions,
Décourbé rudement l'ankylose peureuse
Des siècles, arraché mes fibres douloureuses
Du terrain de la race et des traditions.

Maintenant, je connais et je peux. Mon écorce
Eclatée a laissé toute mon âme à nu.
Je pousse vers la vie un tel cri suraigu
Qu'elle aura peur de moi, peut-être, et de ma force.

Je veux vivre ! La mort rôdera vainement :
 Elle fut mon espoir, elle devient ma crainte.
 — Donne ta main ! Allons, d'une énergique étreinte,
 Prendre la Destinée avec des bras d'amant ;

Donne ta main ! Je veux y cramponner mon geste,
 Et, défiant la vie et défiant la mort,
 M'enfermer en toi seul comme en un château fort
 Pour dominer l'abîme ouvert de tout le reste.

Profil

Si tranquille et muet, si sage sous ta lampe
 Dont l'abat-jour répand un jour vert et subtil,
 Je te vois lire de profil
 Avec tes beaux cheveux descendus sur la tempe,
 Lisses et noirs ainsi qu'une plume d'oiseau.

Ainsi, calme lecteur sculpté comme au ciseau,
 Qui croirait que ta force intérieure est prête,
 Soit grand éclat de rire ou discours emporté,
 A bondir pour un mot, pour un signe de tête,
 Dont, tout entier, ton être en feu va s'exalter ?

Ton visage, troublé de joie ou de colère,
 Va donc se dresser fulgurant
 Selon l'instant qui va te plaire ou te déplaire,
 Mais qui ne peut sur toi passer indifférent.

Car ta vie est un étalon tout blanc d'écume
 Qui ne s'attelle point au même jour le jour,
 Mais hennissant, ruant et cabré tour à tour,
 Piétine et danse en liberté sur la coutume...

Ah ! scandale à jamais des hongres de partout,
 Mon homme ! qu'il fait bon et dur contre ton âme !
 Que j'aime ton esprit qui galope à grands coups
 A travers le silence immense où je me pâme,

Toi que je vois ainsi sculpté comme au ciseau
 Lire de profil sous ta lampe,
 Avec tes beaux cheveux descendus sur la tempe,
 Lisses et noirs ainsi qu'une plume d'oiseau...

Mon Ami

Mon ami, ma douceur, mon bonheur, ma tendresse,
 Pendant que tu ne me vois pas
 Je suis avec mes yeux et mon âme tes pas
 Dans ton jardin de beaux rosiers et de sagesse,
 Toi, toi ! qui loin du monde atroce et malheureux
 Parce qu'il ment et se défie,
 As tout mis : ton amour, tes rêves et tes jeux,
 Ton admiration et ta philosophie,
 Toi qui, dis-je, as tout mis dans l'accomplissement
 De la rose mouillée et lourde que tu cueilles
 Et que tu m'offres simplement
 Pour sa beauté parfaite éclore entre deux feuilles...

Le Bonheur

Parce que nous craignons la brûlure des yeux,
 Notre bonheur sera simple et silencieux.
 D'autres ont leurs plaisirs et nous avons le nôtre :
 Respirer doucement assis l'un près de l'autre ;
 Nous entourer le cœur d'oiseaux et d'animaux
 Qui ne connaissent pas l'affreux venin des mots ;

Hanter les fleurs, les fruits, les herbes et les pailles
 Et les arbres penchés par-dessus nos murailles ;
 S'il pleut ou s'il fait froid ou nuit, dans la maison
 Nous occuper longtemps de rêve et de raison ;
 Nous coucher mollement au fond des chambres pleines
 D'objets choisis et purs et d'accueillantes laines,
 Et retourner ainsi des étés aux hivers,
 Des roses du jardin aux flammes des feux clairs,
 Graves et chérissant, moi ton profil d'ivoire,
 Ton cœur d'enfant, ton rire inouï, ton grimoire,
 Toi mes libres cheveux ruisselants d'ombre et d'or,
 Mes songes, mon silence et mon âme du Nord...

Ballade du Feu

La cheminée est un théâtre
 Où l'on voit le drame du feu.
 La nuit, assise au coin de l'âtre,
 J'assiste, pensive, à ce jeu.
 C'est tout un enfer qui se meut,
 C'est tout un orage qui tonne,
 Et voici, brûlant camaïeu,
 Les grandes couleurs de l'automne.

Par ici le ballet folâtre
 De plus d'un petit esprit bleu,
 Par là le bois opiniâtre
 Qui se fend soudain au milieu.
 Un follet siffle tant qu'il peut !
 D'un fil d'or plus fin que cheveu
 La bûche, tout doux, se festonne.
 Au centre, s'embrouille le nœud
 Des grandes couleurs de l'automne.

Silencieuse comme un pâte,
 Toute seule et pareille, un peu,
 A quelque croyant idolâtre,
 Moi, je déchiffre cet hébreu.
 Dehors, la lune; ou bien il pleut.
 Mon rêve doucement mitonne
 Et revoit, oubliant le lieu,
 Les grandes couleurs de l'automne.

ENVOI

Va ! Si mon cœur brûle et s'émeut
 Comme toi, mon feu monotone,
 C'est qu'il porte aussi, plein d'adieu,
 Les grandes couleurs de l'automne.

Pour les plus Jeunes

Petites qui courez avec ces yeux d'enfant
 Et cette avidité de devenir des femmes
 Et ce désir d'aimer plein vos sens et vos âmes
 Vers un bel avenir docile et triomphant,

Qui vous a dit tout bas que pour savoir la vie
 Il suffisait qu'un soir l'amour vînt s'imposer
 A vous, et que son doux et terrible baiser
 Blessât votre pudeur renversée et ravie ?

Si longtemps vous avez pâli pour cet amant
 Dont l'étreinte devait vous prendre jusqu'à l'âme,
 Vous qui ne saviez pas combien c'est gravement,
 Combien c'est lentement qu'on devient une femme !

Or, sachez qu'il n'est point de tendre corps brisé
 Qui vaille, sans la longue et profonde science
 — Plus nécessaire encor que celle du baiser, —
 Du soin, de la douceur et de la patience.

Et qu'il faut que sanglote en vous en s'étouffant
 Toute l'illusion de la vierge légère
 Pour qu'ayant compris l'âme et la chair étrangères
 De l'homme, meure un soir votre regard d'enfant.

Femmes

Et tout dit à la femme : « Allez à la douleur ! »
 M. D.-V.

Complexe chair offerte à la virilité,
 Femme, amphore profonde et douce où dort la joie,
 Toi que l'amour renverse et meurtrit, blanche proie,
 Œuf douloureux où gît notre pérennité,

Femme qui perds la vie au soir où ta jeunesse
 Trépasse, et qui survis pour des jours superflus,
 Te débattant, passé qu'on ne regarde plus,
 Dans le noir du destin où ton être se blesse,

Humanité sans force, endurente moitié
 Du monde, ô camarade éternelle, ô moi-même !...
 Femme, femme, qui donc te dira que je t'aime
 D'un cœur si gros d'amour et si lourd de pitié ?

Vade Retro

O toi, naissance, sœur jumelle de la mort,
 Race obscure dans notre geste confinée,
 Deviendrons-nous, en assistant ton sourd effort,
 Complices du vouloir d'où sort la destinée ?

Je n'accepterai pas en mon humanité
 Animale, où l'esprit n'est point, ta magie noire ;
 Ton égoïste événement dans notre histoire,
 Je le repousse avec toute ma charité.

Loin de moi donc le faix de ton œuvre incertaine,
 Et que puisse la Vie oublier l'œuf caché
 Où couvrirait, ainsi qu'un monstrueux péché,
 Dans mes flancs, malgré moi, l'horreur d'une âme humaine !

Fontaine

Si la soif en passant te mène à la fontaine,
 Penche-toi, les deux mains au bord humide et gris,
 Et vois monter la fleur de ta bouche lointaine
 Du fond de l'eau tremblante où ton fantôme est pris.

La fraîcheur d'un baiser touche ta lèvre nue ;
 Derrière la rencontre erre le firmament ;
 Et, sur ta tempe, avec un clair frémissement,
 Une rose rejoint son image venue.

Et tu rougis, croyant avoir aimé quelqu'un
En l'apparition fugace et submergée
Qui, pensive, hantait l'atmosphère d'emprunt
Et te donna sa bouche au cœur d'une gorgée...

Cheveux coupés

J'ai coupé mes cheveux afin que mon visage,
Sous sa coiffure d'autrefois,
Ne puisse me montrer la déchirante image
Du temps aux implacables doigts.

En changeant de coiffure on croit changer de tête.
Il me semblera vieillir moins
Sous la courte toison rejetée en tempête
Où je puis enfoncer mes poings.

J'ai, de même qu'au temps où les belles prêtresses
Sacrifiaient aux morts élus,
Comme sur un tombeau consacré mes deux tresses
A ma jeunesse qui n'est plus.



CHAPITRE VI

Religion

Pascal

Pascal, frêle passant, Shakespeare sans théâtre,
Qui traverse ton siècle en personnage noir
Sur un fond rouge et brun de Cour, parlant d'espoir
Avec un cœur creusé de doute opiniâtre,

Toi qui t'offres comme un amant à la marâtre
Maladie, et survis en ton seul dur vouloir
D'exister pour souffrir plus encore, ô t'avoir
Connu quand tu pensais, muet, au coin de l'âtre !

T'avoir connu, seul vrai, seul logique chrétien !
Avoir joint mon rêve âpre, indélébile au tien,
Qui, suivant l'Infini dans la mathématique,

Montait de chiffre en chiffre en une assomption
Abstruse, tel un vol d'ange apocalyptique,
Vers le Dieu de ton doute et de ta passion !

Laudes

Si je croyais en vous, si je croyais en vous,
Je serais sans cesse à genoux.

Je n'aurais pas assez de ma plus grande lyre
Pour tout ce qu'il faudrait vous dire.

Je vous dirais : Merci pour le vent, pour la mer,
Pour le ciel ténébreux ou clair.

Merci pour les prés verts rebrodés de corolles,
Le soleil, les averses molles.

Merci pour les parfums, merci pour les couleurs,
Pour les oiseaux et pour les fleurs.

Merci pour les saisons dont chacune m'étonne,
Et merci surtout pour l'automne.

Merci pour la beauté regardée en tous lieux,
Et de m'avoir donné des yeux.

Merci, mon Dieu, merci de m'avoir ainsi faite
Que je sois sur terre un poète.

Merci pour mon amour passionné de l'art,
Merci pour ma vie à l'écart,

Pour ces deux mains qui font chanter dans la musique
Ce qui me reste de physique,

Pour cette hypnose unie à la lucidité,
Pour cet amour de la bonté,

Pour ce détachement qui s'affirme sans cesse
Devant la fin de la jeunesse,

Pour la mysticité d'un cœur étrange et fort
Que toujours a charmé la mort,

Pour tout cela merci, pour tout cela louange
Sur l'invisible luth de l'ange,

Et pardon, et pardon jusqu'au fond de mon cœur,
Mon Dieu, d'aimer tant la douleur !

Incantation

Symbolique Cybèle, en quels temps crieras-tu
 Plus haut que le discours des villes encombrées,
 Que les religions sournoises et dorées,
 Que le vice impuissant et la molle vertu ?

Nous attendons, remplis d'espoir et l'âme ouverte,
 Que la nature dont, royale, tu te vêts,
 Pousse sur ce qui fut étouffant et mauvais,
 Comme sur un décombre une ombelle entr'ouverte.

Car nous ne voulons plus qu'enseignent les Jésus
 L'esprit plein de nouveaux sermons sur la montagne,
 Mais bien qu'à haute voix, dans la bonne campagne,
 La montagne elle-même enseigne ses élus.

Par ses foins, ses sainfoins, ses flores fontinales,
 Tout ce dont elle empreint l'air odoriférant,
 Par le cotylédon menu, l'arbre géant
 Et le rebroussement au vent des céréales,

Afin qu'âmes et corps reviennent se nourrir
 Au repas naturel qu'aucun poison n'altère
 Des moissons de la terre et des eaux de la terre,
 Jusqu'au jour de croiser les mains et de mourir.

L'Innommé

A moi, présence disparue !
 Je t'appelle au secours
 Car je ne vis plus que des jours
 De misère sans cesse accrue.

T'ai-je méconnu quand, jadis,
 Parfum, effluve, essence,
 Invisible comme une absence
 T'annonçait ton odeur de lis ?

Sans mots tu me parlais, ô Chose !
 Et moi je t'écoutais.
 Et longtemps, parfois, tu restais
 A prolonger l'immense hypnose.

Tu sais bien le désir que j'ai
 Des heures solennelles
 Où je demeurais sans bouger
 De peur de marcher sur tes ailes.

Reviens-moi ! Que, muet, ton pas
 Hante ma vie amère,
 Lumineuse et blanche chimère,
 Toi que je ne nommerai pas.

Ode aux Juifs

Je vous ai vus, les Juifs, dans l'horreur du ghetto
De vos pays originels, soleil et sable,
Vivre à l'écart votre existence misérable
Sur quoi le monde a mis un éternel veto.

J'ai vu monter la garde ironique et cruelle
De l'Arabe, mortel ennemi de l'Hébreu,
Dont l'orgueil bédouin maintenait en tutelle
Votre caste maudite et destinée au feu.

Le long de vos taudis où la tête se cogne,
La vermine, la puanteur, l'obscurité
Grouillaient atrocement dans l'immuable été
Du Sud, comme une immense et multiple charogne.

Et vous célébriez la Pâque sans bonheur
Par les chants étouffés de votre foule vile,
Et vos enfants riaient sous les roses et l'huile,
Avec des yeux humiliés et pleins de peur.

Mais dans ces yeux de velours noir ou de pervenche
Une sourde éloquence allumait le regard,
Et ces yeux nous disaient au passage : « Plus tard !
« Ne connaissez-vous pas déjà notre revanche ?

« Vous savez bien, pourtant, où vivent nos aînés !
« Votre race, au delà des mers, en est enceinte.
« Vous avez dans le sang l'ineffaçable empreinte
« De leur bouche lippue et de leur puissant nez.

« Regardez-les de près, nos yeux opiniâtres !
« Oui, nous sommes hués, méprisés, avilis,
« Mais nous posséderons vos trônes et vos lits,
« Vos commerces, vos lupanars et vos théâtres.

« Nous serons accroupis au fond de tout. Bien mieux !
« Pour finir la vengeance effroyable et rusée,
« Nous, sangs purs fourvoyés dans votre foule usée,
« Nous vous enfanterons sournoisement des dieux.

« C'est pour un Juif divin sorti de nos étables
« Que vos orgues s'enrouent et que dansent vos fleurs.
« A nous les papes blancs, l'encens, les saintes tables,
« Toutes les Notre-Dame et tous les Sacré-Cœur !

« Le Ghetto !... N'est-ce pas pour la petite Juive,
« Pour cette Myriam de chez nous, cependant,
« Que tant d'architecture inouïe et naïve
« Se dresse sur l'amas des villes d'Occident ?

« C'est nous, votre au-delà, vos terreurs, tous vos rôles,
« Nous vous avons tordus du fond de notre Sud,
« Et nous chantons sur vos cités notre Talmud,
« Et vous nous bâtirez encor des cathédrales.

« Que les deux Orient et les deux Occidents
 « Nous gardent ! Nous saurons trouver notre royaume,
 « Et nous regarderons tourner dans notre paume
 « Le monde. Et c'est pourquoi nous rions en dedans. »

— Ainsi, dans le soleil et le sable, au passage,
 J'écoutais ce regard au langage muet
 Chargé de patience infinie et de rage,
 Qui, d'entre les longs cils hypocrites, fluait.

Et je voyais, en vérité, tout le Possible
 Qui guette dans vos yeux pleins de honte et de peur,
 Et moi qui ne suis point, Israël, votre sœur,
 Je vous ai salué tout bas, peuple terrible !

I

Visitation

Cathédrale debout sur l'horrible présent,
 Légèreté de pierre aux longues avenues,
 Orgue à mille tuyaux du silence écrasant,
 Avec ton verre en feu pris dans tes pierres nues,
 Allant au rouge et bleu de tes vitraux foncés,
 Parmi ton ombre, enfin, mes âmes sont chez elles,
 Telle une légion d'archanges offensés
 Qui retrouvent ici la place de leurs ailes.

Mes yeux comptent tes rangs de colonnes qui vont
 Une à une, faisceaux serrés, paquets de cierges,
 Rejoindre avec l'encens la nuit de ton plafond
 Où flottent doucement les saintes et les vierges.

Grand passé, moyen âge hermétique et fleuri,
 Satanique, angélique, ô très pure, ô terrible,
 Cathédrale, tu n'es tout entière qu'un cri
 Jeté par les humains perdus vers l'invisible.

Cri de ma race, cri de mon être qui court,
 Aveugle et les bras fous, vers le ciel ou l'abîme,
 Je meurs de t'adorer, moi perdue, ô sublime,
 O Exaltation, amour, amour, amour !...

II

Aux Derviches Mewlewi

Je garde ce bonheur entre tous les bonheurs
 D'avoir connu la descendance
 Platonique, la seule, en ces divins tourneurs
 Pâlis de musique et de danse.

Une flûte blessée à voix de rossignol
 Accompagne des tambours frêles;
 Et, pour que vingt soufis prennent soudain leur vol,
 Les bras s'ouvrent comme des ailes.

Ils tournent ! Je te vois, cercle passionné,
 Et je te sens, spasme de l'âme !
 Au grand rythme muet de ces jupes de femmes,
 Tout mon être aussi veut tourner.

Chœur d'esprits qui glissez comme jadis les anges
 Sur un signe de Gabriel,
 Chacun de vous, blanc papillon surnaturel,
 Se multiplie en pas étranges.

C'est la ronde de rêve et de réflexion.
 Une main jette, et l'autre accepte.
 Votre hypostase danse et redit le précepte
 D'éternelle giration.

Le tournoiement sans bruit de vos candides voiles
 Evente le mystique lieu,
 Et vous perpétuez, ô frères des étoiles,
 Le mouvement qui plaît à Dieu.

Soufis ! Le beau désir de voler vous emporte !
 Dans un geste crucifié,
 Vous tournez, les bras étendus, la face morte
 Et le souffle raréfié.

Vous tournez, vous tournez, enivrés de vertige,
 Heureux jusques à la douleur,
 Et votre robe semble, arrachée à sa tige,
 Une immense et démente fleur.

Le vol silencieux ! La fraîcheur d'ailes blanches !
 Ah ! que chaque pas, chaque tour,
 Que chaque glissement des pieds nus sur les planches
 Répète : Amour ! Amour ! Amour !...

O mon Dieu !

O mon Dieu que je veux appeler de ce nom
Faute de rien connaître
Pourquoi donc m'avez-vous fait naître
Avec ce cœur qui dit à l'existence : non !

Ne se pourra-t-il pas enfin que je consente
A vivre comme on vit,
A jouir de ce qui ravit
Le monde, à n'être plus cette éternelle absente ?

Si vanité, fortune, haines, ambitions,
Ces joujoux de la terre,
Laissent mon cœur sans passions,
Pourquoi crier ce cri qui ne veut pas se taire ?

O nature, pourtant, ô musique ! Mes yeux
Pleurent de poésie.
Toi que j'aime avec frénésie,
Inconnu, Inconnu, dis-moi ce que je veux !



CHAPITRE VII

Rencontres

Ode Funèbre

A la mémoire d'Isabelle Eberhardt.

Il faudrait les tambours des grandes chevauchées
Ou l'innocent roseau qui s'enroue au désert...
Mais honorer ta fin de mes seuls yeux amers
Qui pleureront le long des routes desséchées !

Mais t'attendre, malgré la mort, à des tournants,
Quand les nuits sont, au Sud, de palmes et d'étoiles,
Quand les parfums des oasis sont dans nos moelles
Et que l'Islam circule en ses manteaux traînants !

Te regretter, alors que je ne t'ai point vue,
Au moment où mes mains allaient prendre tes mains,
Me heurter, moi vivante, à toi, tombe imprévue,
Sans avoir échangé le regard des humains !

Je pense à toi, je pense à toi dans les soirs roses,
Jeune femme, ma sœur, jeune morte, ma sœur !
Tu me parles parmi l'éloquence des choses,
Et ta voix, ô vivante, est pleine de douceur.

Salut à toi, dans la douleur de la lumière
 Où tu vécus d'ivresse et de fatalité !
 Le désert est moins grand que ton âme plénière
 Qui se dédia toute à son immensité.

Toi qui n'étais pas lasse encore d'être libre,
 D'avoir tant possédé tout ce que nous voulons,
 Ni que toute beauté frissonnât par tes fibres
 Comme un chant magistral traverse un violon,

Pourquoi la mort si tôt t'arrache-t-elle au monde,
 Ne nous laissant plus rien que l'admiration,
 Alors qu'il te restait encore, ô vagabonde,
 A courir tant de risque et tant de passion ?

Tout se tait. La bêtise immense et l'injustice
 Qui te regardaient vivre avec leurs yeux si gros,
 Ne te poursuivront plus, au milieu de la lice,
 Du hideux cri de mort qui s'attache aux héros.

Nous irons à présent lui dire qu'il se sauve,
 Ton cheval démonté, sus aux quatre horizons,
 Pour apprendre ta fin subite au néant fauve
 Des Saharas sans bruit, sans forme, sans saisons.

Car toi tu dors, enfin parvenue au mystère
 Que ton être anxieux cherchait toujours plus loin,
 Enveloppée aux plis éternels de la terre,
 Comme dans la douceur d'un manteau bédouin.

Promenade

Le coup d'aile charmant de notre fantaisie
 Nous emmène ce soir aux Eaux-Douces d'Asie.

Et, sur l'eau, nous goûtons une joie archaïque
 Dans le berceau fragile et doré du caïque.

Une verdure en fleurs, sur la côte quiète,
 Dans la rivière verte, en douceur se répète.

C'est là qu'avec sa paix et sa mélancolie
 Vient, dans l'eau, s'achever la belle Anatolie.

Un oiseau chante Mai. La grâce de l'année
 Met un chapeau fleuri sur la tour ruinée.

Et c'est un doux plaisir, au vol de la rencontre,
 Lorsqu'un autre caïque inattendu se montre,

A l'endroit où, soudain, la rivière bifurque,
 De jeter une rose à quelque dame turque.

Retour dépaycé

C'est partir, revenir et repartir encor.
 C'est Paris, c'est la Seine et tout l'Ouest humide
 Où l'on avait souvent médité sur la mort.
 On n'aura plus son front à la vitre viride,
 On ne s'assoira plus devant les beaux grands feux
 Normands, comme autrefois, par les soirs sérieux,
 Quand les siècles pesaient au front de quinze années.

Maintenant, plus de vitre et plus de cheminées
 Quotidiennes d'un passé désenchanté.
 J'ai pris la grande route et ne puis m'arrêter.
 Ayant connu la joie et le mal du voyage,
 Je ne puis jamais plus être que de passage...

Chère âme, ne prends donc aux fleurs que leur parfum.
 Sache quitter toujours quelque chose ou quelqu'un,
 Et, d'étape en étape et d'envie en envie,
 Chevauche ! Sois un bon cavalier de la vie !
 Romps tes muscles, mon âme, ô voyageur en feu,
 Et ne veuille qu'un mot joyeux et dur : Adieu !

En Mer

I

Mes hublots sont pleins d'Atlantique
 Et je n'y puis plonger la main.
 Le bateau va droit son chemin,
 Livrant sa bataille nautique.

Loin sur les terres, c'est l'été,
 Mais sans saisons est le voyage.
 Mon esprit tourne dans sa cage,
 Prisonnier de l'immensité.

II

La mer jette sur mes sabords
 Des tonnes, des tonnes d'eau sombre.
 Une écume en frange les bords,
 Subite lumière dans l'ombre.

Cette eau glaciale qui bout,
 Cette colère incohérente
 Qui porte un nom à chaque bout
 N'est ici, neutre, indifférente,

Que l'Océan, trait d'union
 Entre de lointaines patries,
 Prêt à noyer dans ses furies
 Chaque drapeau comme un haillon.

De tous les temps, âge de pierre,
 Élément sans cesse bravé
 Mais dont nul progrès n'a pu faire
 Un nouvel esclave entravé,

La mer, la mer, ce monstre libre,
 Je l'écoute, du trou profond
 De ma cabine, et mon cœur vibre
 D'un désir d'aller par le fond.

Strophes vers l'Amour

Roi doux-amer des pleurs et des enchantements,
 Tu sais, Amour, qu'il n'est qu'une étreinte qui plaise
 Aux cœurs de flamme, aux bras déments,
 Car n'est-ce pas ta bouche éternelle qu'on baise
 Sur la bouche âpre des amants ?

Ton esprit est partout où nous vivons. Tu mènes
 Tes victimes d'un jour vers le bien et le mal.
 Ce sont tes douceurs et tes haines,
 — Malgré l'instinct stupide et son geste animal, —
 Qui sacrent nos noces humaines.

L'âme par toi s'élançait à la cime des monts.
 A nous les paradis perdus que tu suscites !
 Le cri qui gonfle nos poumons,
 C'est le cri du désir par delà les limites
 Du spasme où nous nous abîmons.

Rachat du vivre et du mourir, ô raison d'être,
 Réponse à toute énigme et sens de tout secret,
 Amour ! La musique est peut-être,
 Invisible et sans mots, ton seul langage vrai,
 Elle qui nous prend comme un maître !

Chante en nous, Harmonie ! Intangible océan,
 Fais déferler sur nous ta vague furieuse !
 Nous répéterons le péan
 Archaïque : Envahis notre être qui se creuse,
 Divinise notre néant,

Amour, ô rythme, loi, perfection fugace,
 Qui poses sur nos traits le masque de la mort,
 Amour dont s'engendre la race,
 Amour, toi qui nous fais, quand ton éclair nous tord,
 Sentir l'éternité qui passe !

Romance

I

J'ai, dans ma gorge et dans mon âme,
 Le sanglot du printemps
 Et le souvenir de la femme
 Que j'aimais quand j'avais vingt ans.

Pourquoi, tandis que refléorissent
 Les arbres morts chargés des plus tendres couleurs,
 Faut-il que les amours périssent
 Et ne refassent plus de fleurs ?

Romance

II

L'amour, renié si souvent,
Est sur moi comme une tempête
Me tordant de la base au faite.
Ainsi qu'un chêne dans le vent.

Je souffre de sa véhémence
Mais combien j'aime ainsi souffrir !
En proie à cet orage immense,
Je voudrais en mourir !

Minuit

Minuit, dormir. Regard furtif aux vitres sages ;
Le jardin entrevu, noir, dans le vent profond...
O véhémence nuit de lune et de nuages,
Promène dans ta course affolée et tes rages
Le drame de ma joie et de ma passion.

Force

Etre faible dans des bras forts,
Pleurer quand j'en avais envie,
Avant de partir chez les morts
Ce fut le rêve de ma vie.

Je n'aurai pas connu l'émoi
D'être petite et protégée.
Même pour l'âme plus âgée
La force, ce fut toujours moi.

J'ai donné courage et fluides
Chaque fois qu'on en eut besoin,
Et j'enviais mon propre soin,
Tous mes présents dans des mains vides.

Je fus si souvent, en secret,
La petite fille qui pleure !
Mais ce ne fut jamais mon heure
Car quelqu'un d'autre aussi pleurait,

Pleurait, le front sur mon épaule,
 Quelque profonde affliction
 Et je devais tenir mon rôle
 Eternel de protection.

Certes, j'étais d'une autre sorte
 Dans mes solitudes de nuit...
 Je ne fus après tout si forte
 Que par la faiblesse d'autrui.

Je connais...

Je connais et trop souvent frôle
 Des vivants déjà morts pour moi.
 Ils ont déjà fini leur rôle
 Dans mon amour ou mon émoi.

Ils ont changé comme moi-même,
 L'existence a passé par là.
 Ils sont dans ce morne au-delà :
 L'indifférence, mort suprême.

Quand ils ne seront plus, je crois
 Que le départ sera moins triste
 Que l'habitude qui persiste
 De leur sourire quelquefois.

Le Secret

Je me sens quelquefois encor
 Sauvage, bien que si tranquille
 Au fond de la petite ville
 Où tout ce que je fus s'endort.

Je sens alors, moi, dame âgée
 Sous des cheveux restés si bruns,
 Ma jeunesse et tous ses parfums
 Rallumer mes yeux d'insurgée.

Et puis je retombe à l'ennui.
 Fin de l'ivresse passagère.
 L'âme et le regard pleins de nuit,
 Je redeviens une étrangère.

Alors mon passé m'apparaît
Comme l'histoire d'une autre âme,
Quelque chose comme un secret
Qu'un jour m'aurait dit une femme.



CHAPITRE VIII

Poète

L'Archange

L'Archange va devant. (Je ne dis pas de nom.)
L'Archange, premier de mes doubles.
A ma droite va le second,
Le troisième à ma gauche. Et, baissant ses yeux troubles,
Quatrième et dernier me suit le plus petit.
Et lorsqu'ils sont là tous les quatre,
Alors et seulement je sens mon cœur bien battre.

Trop souvent l'un d'eux est parti,
Trop souvent je m'en vais par la vie, inquiète,
Triste, incomplète,
Avec le vide en moi laissé par cet absent.

Mais, âme de mon âme,
Sang de mon sang,

O toi qui me créas plus qu'homme et plus que femme,
 Sois devant moi,
 Amour, grandeur, beauté, surnaturel émoi,
 Sois devant moi
 Toujours, toujours, ô toi qui dans l'ombre étincelles,
 Sois devant moi,
 Que je suive à jamais la traîne de tes ailes !

Lassitude

O rêves de mes jours, ô travail de mes nuits,
 Occulte pouvoir qui me mène,
 Quelquefois, je sens que je suis
 Une étonnante force humaine.

Ainsi qu'un austère devoir
 Je pousse plus avant mon intime science.
 Seule avec mon travail, je suis la conscience
 D'autrui, qui ne sait pas sentir, entendre et voir.

Mais je fléchis parfois sous le poids de cette âme,
 Mes mains repoussent l'inconnu,
 Et je voudrais alors n'être rien qu'une femme
 Qui vit sa vie, et meurt quand le temps est venu,

Nuits

J'aime, en quelque lieu que ce soit,
 L'heure où l'existence, pour moi,
 Redevient nocturne et muette.

L'heure sans lois et sans humains,
 Sans hiers et sans lendemains,
 Où je ne suis plus que poète.

La seule heure d'esprit total,
 Celle où, jusqu'oublier mon mal,
 Je sens se fermer toute plaie,

Car je ne fus moi-même, vraie,
 Car je ne fus ce que suis,
 — Passionnément — que les nuits,

A mon Cœur

Cette nuit, je m'endors dans la chambre où tout dort,
 Mais le repos n'est pas parfait. Qu'est-ce qui veille ?
 Mon cœur ! Ses grands coups sourds vivent dans mon oreille.
 Certes, la vie est plus étrange que la mort.

Cœur, ô cœur si pressé qui sans cesse travailles
 Avec cette énergie âpre de forgeron,
 Cœur tout vivant, fruit remuant de mes entrailles,
 Qui bats dans tout mon corps, des pieds jusques au front,

Nuit et jour au labeur, quelle est ta résistance ?
 Quand je repose, toi, même pas assoupi,
 Inlassable tu suis ton rythme sans répit.
 Combien de coups frappés, au cours d'une existence ?

Bête vivante, enfant dont on n'accouche pas,
 Battant de cette cloche creuse, la poitrine,
 Cœur d'où s'échappe à flots la source purpurine
 Du sang intérieur courant de haut en bas,

Cœur, moteur acharné de nos faibles personnes,
 Intime balancier qui mesures le temps,
 Cœur qui cognes si fort aux instants éclatants,
 Glas annonciateur qui sonnes, sonnes, sonnes,

Cœur des terrestres, cœur des bêtes et des gens
 Qui ne reposeras jamais que dans la terre,
 Quand, après tant de zèle et de soins diligents,
 Tu seras aussi simple et sage qu'une pierre,

O cœur indépendant de mon vouloir, émoi
 Perpétuel, énigme éternelle de l'être,
 O cœur, monstre caché, tu me fais peur, mon maître,
 Lorsque j'entends, la nuit, ton frapement en moi.

Que m'importe

Que m'importe parfois mon sort,
 Les triomphes et les désastres ?
 Pantelante au milieu des astres,
 J'attends en frissonnant la mort.

Je ne suis plus de cette terre,
 Je suis d'un monde de soleils.
 Parmi leurs éclats sans pareils,
 Mon âme n'est plus solitaire.

Quelle certitude me vient
 D'une éternelle et vaste joie ?
 Moins qu'atome, je suis la proie
 Du Tout, qui peut-être n'est rien.

Je meurs ! Je meurs ! Chaque seconde
 Eloigne l'enfer que voici.
 Où vais-je ? Dans quel autre monde
 Où l'on me dira : « C'est ici » ?

Travail

Je suis et ne fus qu'un poète,
 Mais vivre n'admet pas cela
 Et je dois aussi, de ma tête,
 Tirer les écrits que voilà.

Il faut bien que je vive en prose
 Puisque je dois gagner mon pain.
 Je n'aurai pas toujours dépeint
 Ce que j'avais vu de la rose,

Pas toujours écouté la voix
 Divine, qui dans l'air frissonne.
 D'ailleurs, je suis lasse, parfois,
 D'écrire des vers pour personne.

Transmission

Tous les poèmes non écrits
 Qui seront passés par ma tête,
 Au vent de chez moi je les jette.
 Qu'ils rôdent comme des esprits !

Lorsque nous serons tous péris,
 Vaisseau sombré dans la tempête,
 Quelque jour un jeune poète
 Ira sous mes arbres fleuris.

Croyant que son souffle l'inspire,
 Il entendra des voix lui dire
 Ces vers errants parmi mon pré.

Alors, à lui l'horreur sacrée,
 La douleur de celui qui crée !
 — Moi, tranquille, je dormirai.

Je sais que j'ai vécu...

Je sais que j'ai vécu des milliers d'années
 Mais que mon temps sur terre est à jamais fini.
 Les choses d'ici-bas, d'avance abandonnées,
 Je suis déjà dans l'Infini.

Depuis mes premiers jours je fais semblant de vivre,
 Sachant que je m'en vais autre part, autre part !
 Un invincible vol, en moi, furieux, ivre,
 Se gonfle pour le grand départ !

Mon visage, ma forme, et l'œuvre que j'ai faite,
 La Beauté, le Lyrisme, Ah ! qu'est-ce que cela ?
 Pour ce dernier séjour ici, j'étais poète,
 C'était déjà n'être plus là !



CHAPITRE IX

Derniers Poèmes

INÉDITS

Claustrophobie

Je voudrais m'en aller de la maison hostile
Où des drames se sont produits.

Je voudrais m'en aller de la petite ville
Où j'ai tremblé des jours, des nuits.

Je voudrais m'en aller de l'ère qui s'annonce
Et qui n'est pas faite pour moi.

Je voudrais m'en aller du rêve où je m'enfonce,
Cauchemar où mon âme a froid.

Je voudrais m'en aller, trop longtemps exilée,
Pleine de peur et de dégoût,

Vieux corps désespéré, vieille âme inconsolée...
M'en aller ? Mais pour aller où ?

Distances

Que longue sous ses fleurs la route à parcourir
 Entre l'enfance et la jeunesse !
 Que de temps, elle met, cette enfance, à mourir
 Avant qu'un nouvel être naisse !

Longue aussi la jeunesse et tout ce qui la suit
 De maturité séduisante.
 Il semble que jamais ne descendra la nuit,
 Tant la clarté reste présente.

Mais, dès que la vieillesse a fait son signe affreux,
 Et si loin qu'elle semble encore,
 Cette distance-là voici qu'on la dévore
 En quelques pas vertigineux.

— Nature ! Dieu ! Qui que tu sois, Toute-Puissance
 Responsable de notre sort,
 Fais qu'elle soit plus courte encore, la distance
 Entre ma vieillesse et ma mort !

Bella Vista

Une fente entre deux maisons
 Dans cette rue en face
 Me consent juste assez de place
 Pour apercevoir les saisons.

Aujourd'hui c'est un bout d'automne
 — Et rouge et brun et vert —
 Que je vois, et ce ciel couvert
 Qu'une branche jaune festonne.

Je songe aux octobres passés
 Où, dans l'espace immense,
 Je n'en avais jamais assez
 De ce qui finit ou commence.

Cet autrefois n'est plus pour moi.
 Adieu tout ce que j'aime !
 J'ai devant moi l'image même
 De mon destin mis à l'étroit.

Quoi ? Cette fente dérisoire
 Entre ces deux maisons,
 Serait-ce la fin d'une histoire
 Riche de tous les horizons ?

Printemps

Un arbre que je vois de loin,
 Un oiseau que j'entends à peine,
 Le feu dont je ne prends plus soin,
 Sur mon dos un peu moins de laine,
 Le printemps, pour moi, c'est cela.

Puisqu'il faut que je souffre là
 Toujours en dehors de la danse,
 Mon Dieu ! Que me resterait-il
 De la nature en plein avril
 Si je n'avais la souvenance ?

Ne Varietur

J'ai besoin chaque jour de revoir dans la glace
 La triste maigreur de mon corps,
 De regarder mes mains dont les gestes sont morts
 Et de sentir qu'en mes genoux la force casse.

J'ai besoin de cela pour savoir qu'à présent
 Je ne suis qu'une vieille femme,
 Car rien n'a révélé jusqu'ici dans mon âme
 Ni même sur mes traits cet âge déplaisant.

Je suis jeune en esprit et presque de visage,
 Jeune de mes cheveux foncés,
 Jeune surtout d'avoir, en dedans, le même âge,
 Le même flamboiement qu'en mes plus beaux passés.

C'est ainsi. Quelquefois, oubliant l'existence
 Qui m'est faite dorénavant,
 Je crois pouvoir bondir à cheval dans le vent,
 Car tout mon être reste, à jamais, en partance.

Souffrir

Le mal physique sourd et lourd
 Sous lequel on gémit et ploie
 N'est pas doté comme la joie
 Du don d'échange par l'amour.

Même à l'être cher qui vous aime
 On ne le communique pas.
 Apprends donc à souffrir tout bas
 Dans ta solitude suprême.

Par ma fenêtre ouverte...

Par ma fenêtre ouverte où la clarté s'attarde,
Dans la douceur du soir printanier, je regarde...

Chaque arbre, chaque toit qui s'élançe dans l'air,
Tel le roc qui finit où commence la mer,
Marque la fin d'un monde au bord d'un autre monde.
Ici la terre et là le vide où, toute ronde,
Cette terre, toupie en marche dans l'éther,
Sans sa pauvre ceinture d'air
Ne serait à son tour qu'une lune inféconde.

Je contemple ce toit et cet arbre, montés
Vers l'insondable énigme et ses immensités.
En bas, la rue est calme et le printemps tranquille.
Rien ne trouble la paix de la petite ville.
On entend au lointain un merle. Il fait très beau.
C'est tout.

— Pourquoi mes yeux regardent-ils si haut ?

Pâques 1945

Ciel décoloré, Pâques sans lumière,
Citadins soumis au désœuvrement
Qui vont, gourds d'endimanchement,
Revisiter leur promenade coutumière.

Vacances sans but, fête sans plaisir.
Même les oiseaux taisent leur romance.
Et la ville a l'air de moisir
Dans l'humide printemps qui verdit en silence.

Vieillesse

Tant d'amis disparus et des miens au tombeau,
C'est déjà ma mort commencée.
Et ne portai-je pas le deuil, morne oripeau,
De ma jeunesse trépassée ?

Avais-je souhaité d'avoir mon âge ? Non.
Je devrais être dans la terre,
Car je deviens, par la pensée, un cimetière,
Où ne manque plus que mon nom.

Morts

Quelquefois ma pensée involontaire sombre
 Et s'en va rechercher dans l'oubli, tout là-bas,
 Mon enfance éblouie et ma jeunesse sombre.
 — O temps ensevelis qui ne reviendront pas !

Tout est mort, aussi bien ces âges que moi-même,
 Et tout, à chaque instant, continue à mourir,
 Mort violente après les autres, mort suprême
 Dans un fleuve de sang qui ne veut pas tarir.

Le souvenir, ce revenant...

Le souvenir, ce revenant,
 Vient me faire visite,
 Puisque ma vie est maintenant,
 Comme une Messe, dite.

Je suis seule, ma lampe luit...
 Oh ! parle ! Parle encore,
 Que ce murmure de minuit
 Dure jusqu'à l'aurore !

Château-Gontier, 21 février 1945.



TRADUCTIONS
 en vers français

par

LUCIE DELARUE-MARDRUS

FRAGMENT D'UN TEXTE DE L'AUTEUR
PRÉFAÇANT DEUX POÈMES D'EDGAR POE.

.....

Un soir de l'été dernier, à Honfleur, relisant ces Poems d'Edgar Poe dont je sais certains par cœur, une impulsion, je dirai enfantine, me fit promener mon crayon sur un bout de papier, et, par simple jeu, chercher à reproduire en français la première strophe du poème Ulalume, mon préféré, peut-être.

Pas un instant je n'avais prémédité de traduire en vers quelques poésies de Poe. Cela me paraissait — me paraît encore — impossible.

Mais l'habitude, contractée dès le jeune âge, de jongler avec les pires difficultés prosodiques, fit que je continuai, souriante, à travailler cette première strophe.

Quand elle fut enfin sortie, je la relus, haussai les épaules, et fus me promener à bicyclette.

Au retour, sous la lampe, le démon me reprit. J'abordai la seconde strophe, toujours avec la sensation d'un amusement un peu dangereux, mais palpitant à l'extrême. La troisième strophe suivit, cette nuit-là, puis tout le poème.

Mon Dieu, cela ne faisait de mal à personne!

Cependant l'espèce d'inspiration qui me tenait quasi inconsciente devant mes feuilles brouillonnées n'allait pas sans un sentiment fort lucide de la méthode à suivre. Et lorsque vint le vers:

Mais Psyché, levant son doigt...

ce ne fut pas au hasard que j'écrivis:

Mais Psyché, levant son doigt d'ombre,

car:

1° La métrique du vers demandait un mot terminal d'un seul pied, et ma rime exigeait que ce fût le mot ombre,

2° l'allitération formée par doigt et d'ombre était d'essence éminemment poésque,

3° cette image ne sortait pas de la poésie même de Poe, qui, dans Eldorado, parle du "pèlerin d'ombre".

De sorte que me voilà du coup munie d'un fil d'Ariane dans le labyrinthe ténébreux de la traduction en vers.

C'est la découverte de cette méthode qui m'a fait reprendre le poème Ulalume pour le traiter plus sérieusement, qui m'a peu à peu incitée à essayer Le Corbeau, puis les quatre autres poèmes que j'ai traduits.

J'ajouterai qu'est également entré dans ma méthode le souci de n'employer, malgré les commodités du vers libre, que des rythmes français parfaitement orthodoxes, toujours à l'imitation de Poe qui ne sortit jamais des règles.

L'amour que j'ai toujours eu des grimoires fut, je puis le dire, pleinement satisfait pendant cette période. Certains vers ne voulaient pas m'obéir. Ils me tenaient éveillée la nuit...

En outre je voulais, envers et contre tout, maintenir dans une littéralité rigoureuse les vers qui font la chute d'une strophe, ou bien ceux, faciles à reconnaître, que Poe a particulièrement chéris. Il en est des quantités dans ma traduction...

Les allitérations, également si chères à Poe, furent aussi pour moi des problèmes ardu. Presque partout je les ai reproduites...

Mais je ne veux pas davantage insister sur un labeur qui me passionna si prodigieusement.

Ce que je tiens à préciser c'est que, mes six poèmes achevés, je n'imaginai pas qu'ils verraient jamais d'autre jour que celui du tiroir.

Le hasard l'a voulu. A Paris, l'hiver revenu, lors d'une conversation parmi des lettrés de France et d'Amérique possédant parfaitement les deux langues, j'eus l'occasion de citer en souriant quelques-uns des vers que j'avais ainsi transposés.

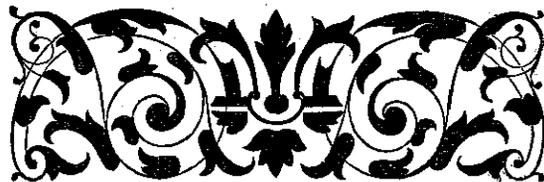
Une vive curiosité s'ensuivit. Il me fallut promettre de lire ces poèmes dans une soirée organisée tout exprès. Leur succès près des compétences présentes à cette soirée me surprit fort. Le reste ne tarda point.

Aujourd'hui, voici cette traduction éditée. Je n'en suis pas tout à fait responsable.

Ayant osé bien des choses dans ma vie, je n'aurais certes pas osé celle-là.

Que l'un des plus grands poètes du monde me pardonne du fond de son au-delà; car, à défaut d'autre mérite, l'ouvrage que voici m'a vraiment été dicté par la plus pieuse, frémissante, enthousiaste ferveur. Et c'est, je pense, face aux gros livres attentatoires de la science, une toute petite compensation ajoutée à l'hommage immense d'un Baudelaire et d'un Mallarmé, et peut-être (que sait-on?) cela peut-il, malgré l'éternité commencée, procurer encore quelque plaisir au génial, étrange, immortel créateur d'Ulalume.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.



Le Corbeau

Une fois, par un minuit sombre,
Comme je méditais sur nombre
De livres oubliés et bizarres qu'encombre
Une science vieille et sombre,
Comme, auprès du feu qui se meurt,
Je somnolais, triste lecteur,
Ici, soudain, se fit un heurt
Comme du coup plein de douceur
De quelqu'un frappant avec peur,
Frappant à ma porte fermée.
M'éveillant sur mes livres lus :
« C'est quelque visiteur que l'on n'attendait plus,
Me dis-je, à ma porte fermée,
C'est cela seul et rien de plus. »

Ah ! je m'en souviens bien ! Décembre
 Régnait dehors. Et, dans ma chambre,
 Les fantômes épars du feu qui se démembre
 Hantaient le parquet de ma chambre.
 Apre, j'attendais le matin.
 J'avais cru qu'avec mon latin
 Pour un moment se fût éteint
 Le chagrin qui laissait atteint
 Tout mon être en deuil de Lénore,
 De celle qu'on ne verra plus,
 La rare et radieuse enfant que les élus,
 Que les anges nomment Lénore,
 Sans nom sur terre à jamais plus.

Et, triste, le sourd bruit de soie
 Du pourpre rideau qui s'éploie,
 Me faisait tressaillir jusqu'à mon cœur sans joie.
 D'une terreur j'étais la proie,
 Terreur jamais connue avant,
 De sorte que j'allais rêvant
 Pour calmer ce cœur décevant,
 Et répétais tout haut rêvant :
 « Ce n'est, à ma porte fermée,
 Voulant me faire ses saluts,
 Que quelqu'un qu'on n'attendait plus.
 C'est quelque visiteur que l'on n'attendait plus,
 Implorant ma porte fermée.
 C'est cela seul, et rien de plus. »

Soudain, plus forte fut mon âme.
 Alors : « Monsieur, dis-je, ou Madame,
 Excusez-moi ! c'est mon pardon que je réclame.
 Mais je sommeillais, je m'en blâme,
 Et si doux vous vîntes heurter,
 Si doucement vîntes heurter
 Ma porte, de l'autre côté,
 Que je doutais, en vérité,
 Derrière ma porte fermée,
 A peine vous ai-je entendu,
 Car je ne vous attendais plus.
 Toute grande j'ouvris ma porte, là-dessus,
 Bien grande ma porte fermée :
 L'obscurité, là, rien de plus.

Sondant cette ombre et son mystère,
 Rêvant des rêves solitaires
 Qu'aucun mortel jamais n'osa rêver sur terre,
 Craintif, ne sachant que me taire,
 Je demeurai là, hésitant,
 Emervillé, scrutant, doutant.
 Mais ce silence palpitant,
 Aucun signe ne le vint clore.
 Le seul mot soufflé fut « Lénore ! »
 Je chuchotai ces sons : « Lénore ! »
 Et l'écho faible, là-dessus,
 En retour murmura l'unique mot « Lénore ! »
 Simplement cela, rien de plus.

Retournant alors à ma place,
 Ame brûlante et mains de glace,
 Bientôt un nouveau heurt vint, furtif et fugace,
 Mais non pas à la même place.
 « Sûrement, dis-je, cette fois,
 Cela fut frappé sur le bois
 De ma persienne, je le vois !
 Cherchons si c'est ce que je crois.
 Que j'aille explorer ce mystère.
 Que ce cœur soit calme un peu plus,
 Et qu'il aille explorer bravement ce mystère.
 Que mon cœur soit calme un peu plus.
 Ce n'est que le vent, rien de plus. »

Ici, j'ouvris alors sans crainte,
 Quand soudain, avec mainte et mainte
 Fantaisie, et façons, frissonnements et feintes,
 Entra, majestueux, sans crainte,
 Un corbeau des époques saintes.
 Sans s'arrêter, n'hésitant pas,
 Il alla se percher là-bas
 Sur un buste blanc de Pallas
 Situé sur ma porte haute.
 Il ne me fit pas de saluts ;
 Mais avec une mine haute
 De lord ou de lady, sans faire de saluts,
 Se percha sur ma porte haute,
 Se percha, resta, rien de plus.

Maintenant, ce corbeau d'ébène
 M'induisant, nonobstant ma peine,
 A sourire du décorum de cette scène :
 « Quoique ta tête soit en peine
 De crête, dis-je, oiseau d'ennui,
 Tu n'es pas un lâche qui fuit !
 Dis-moi donc, corbeau d'aujourd'hui,
 Fantômal, sombre oiseau d'ennui,
 Errant, jeté loin du rivage
 De la nuit, parle, oiseau perclus !
 Sur ce plutonien rivage
 De la nuit, ton grand nom, quoi que tu sois perclus,
 Dis-moi, qu'est-il sur ce rivage ? »
 Et le corbeau fit : « Jamais plus. »

Je tins pour bien grande merveille
 D'entendre réponse pareille.
 Car il faut convenir, pour un humain qui veille,
 Que cette bénédiction
 D'ouïr telle réflexion
 D'humble signification
 D'une volaille gauche et vieille,
 Est un fait rare, sinon plus.
 Car, qui vit jamais, perchant juste
 Sur sa porte, au-dessus d'un buste
 De Pallas, juste sur ce buste,
 Volaille bégayante ou bête sur un buste,
 Misérable corbeau, sans plus,
 Portant un tel nom : « Jamais plus ? »

Mais l'oiseau perché, solitaire,
 Sur ce buste calme de pierre,
 Proférait seulement cette parole austère
 Comme si se fût épanché
 Dans ce seul mot, son cœur caché.
 Il ne dit rien d'autre. Perché,
 Sans remuer son corps penché,
 Il n'agita pas une plume,
 Jusqu'à ce que ces mots déçus
 Me vinrent, à peine perçus :
 « Bien d'autres amis ne sont plus.
 Demain, comme l'ont fait tous mes espoirs déçus.
 Il s'envolera dans ses plumes. »
 Alors l'oiseau dit : « Jamais plus. »

Surpris d'une réplique faite
 Si justement par cette bête :
 « Sans doute ce seul mot, pensai-je, qu'il répète,
 Est tout le savoir de sa tête,
 Appris par quelque malheureux,
 Un maître au refrain douloureux
 Et que le désastre, en tous lieux,
 Suivait vite et suivait plus vite,
 Jusqu'à ce qu'il ne fût chez eux
 Plus rien qu'une parole dite,
 Plus rien qu'un refrain douloureux
 De chant funèbre, au fond du gris et triste gîte,
 Ce refrain qui n'espère plus
 De « Jamais, jamais — jamais plus. »

Mais cet oiseau, par son manège,
 Reprenant mon sourire au piège,
 Vite, avec ses coussins, je fis rouler un siège
 Devant porte, buste et corbeau.
 Ainsi, bien assis, enchaînai-je,
 Tombé sur le velours du siège,
 Rêve à rêve sur ce corbeau,
 Sur ce noir, nu, narquois, nabot,
 Néfaste, nébuleux corbeau,
 Cherchant ce que cet oiseau triste
 Dont le refrain toujours insiste,
 Ce que ce sombre oiseau des temps qui ne sont plus
 Voulait dire, sinistre et triste,
 En croassant son : « Jamais plus. »

Cherchant cela dans ma pensée
 Mais sans syllabe prononcée,
 Je sentais maintenant mon âme transpercée
 Par l'œil de feu qui me brûlait.
 Je sondais l'énigme dressée,
 Et plus encor dans ma pensée ;
 Et ma tête était enfoncée
 Parmi le velours violet
 Où la lumière ruisselait,
 Parmi le velours violet
 Sur quoi la lampe ruisselait,
 Velours où ruisselait la lampe là placée,
 Velours que celle qui n'est plus
 Ah ! ne touchera jamais plus !

Alors je crus l'air plus sensible,
 De par l'encensoir invisible
 Bercé de séraphins dont le pas indicible
 Glissait sur un souffle soyeux.
 — « Ah ! m'écriai-je, malheureux,
 Ton Dieu t'a prêté, si tu veux,
 T'envoie aujourd'hui, si tu veux,
 Le népenthès miraculeux,
 Le répit, le répit heureux
 A tes souvenirs de Lénore.
 Bois ! bois ce népenthès heureux !
 Oublie enfin l'enfant lumineuse, Lénore,
 En allée avec les élus ! »
 Et le corbeau dit : « Jamais plus. »

« Prophète, criai-je, prophète !
 Qui que tu sois, démon ou bête,
 Créature du mal qu'ont jeté sur ma tête
 Le tentateur ou la tempête !
 Prophète, cependant, jeté
 Nu sur ce rivage, indompté,
 Seul, sur un désert enchanté,
 Un foyer par l'horreur hanté,
 Créature du mal, mandée
 Par le tentateur au-dessus,
 Ou par la tempête au-dessus
 De moi, dis ! je t'implore, âme dépossédée :
 Y a-t-il du baume en Judée ? »
 Et le corbeau dit : « Jamais plus. »

Prophète, criai-je, prophète,
 Sombre oiseau jeté sur ma tête,
 Prophète, cependant, sois-tu démon ou bête,
 Par ce ciel épars sur nos têtes,
 Par ce dieu debout sur nos fronts
 Que tous les deux nous adorons,
 Dis-nous, dis-nous si nous verrons
 Dans l'Eden distant, reverrons,
 Oh ! dis à l'âme qui t'implore
 Et que tant de douleur dévore,
 Si, dans le séjour des élus,
 Elle étreindra l'enfant que l'on nommait Lénore,
 Que les anges nomment Lénore ?
 Et le corbeau dit : « Jamais plus. »

« Soit ce mot la fin de la page,
 Hurlai-je en bondissant de rage.
 Bête ou démon, retourne à jamais au rivage
 Et dans la tempête, au rivage
 Plutonien, noir, de la nuit !
 Quitte seul le rêveur chez lui !
 Ne laisse pas tomber chez lui
 De noire plume qui reluit,
 Gage du mensonge maudit
 Que ton âme maudite a dit !
 Ote-toi ! Hors d'ici ! Que sorte
 Ton dur bec de mon cœur, ta forme de ma porte !
 Quitte ce buste d'au-dessus !
 Et le corbeau dit : « Jamais plus. »

Et le corbeau, que ne soulève
 Nul volètement qui l'enlève,
 Siège encor, siège encor et ne s'envole pas
 De sur le buste de Pallas,
 Pallide buste de Pallas.
 Ses yeux sont d'un démon qui rêve,
 Et, tandis qu'il ne s'en va pas
 De ma porte haute qu'il hante,
 La lumière projetée en bas,
 Qui sur son corps coule, éclatante,
 Son ombre qui ne bouge pas.
 Et mon âme, au-dessus de cette ombre flottante
 Qui demeure et ne bouge plus,
 Ne s'élèvera — jamais plus.

Ulalume

Tristes étaient les étendues;
 Sèches, les feuilles, et tordues —
 Sombres, les feuilles, et tordues;
 C'était nuit dans l'Octobre amer
 De ma plus immémoriale
 Année, au fond des brumes pâles
 De l'humide marais d'Auber,
 Dans l'âpre région de Weir —
 C'était près du noir lac d'Auber,
 Au bois hanté des ghouls de Weir.

Une fois, ici, dans le drame
 Des titanesques, noirs cyprès
 D'une allée obscure, j'errais —
 Errais avec Psyché mon âme,
 Aux jours où mon cœur lourd de flamme
 Était ce volcan sombre et sec
 Qui souffle son soufre, d'Yaneck,
 Au pôle ultime, et roule avec
 Des bonds au bas du mont Yaneck,
 Au bas du boréal Yaneck.

Triste notre colloque, et sobre,
 Mais traître notre songe amer.
 Car, nous ignorant en Octobre,
 Sans remarquer ce soir amer
 De l'année (ah ! nuit entre toutes
 Les nuits !) nous ignorions la route,
 Ne reconnaissons pas la route,
 Ne voyions pas le lac d'Auber,
 (Bien qu'ayant pris déjà son air,
 Ignorions le noir lac d'Auber,
 Le bois hanté des ghouls de Weir.

Et maintenant que la nuit claire
 Marquait à son cadran stellaire,
 Marquait l'aube au cadran stellaire,
 Au bout du sentier finissant
 Parut, nébuleux, liquescent,
 Un miraculeux jour haussant
 Avec deux cornes un croissant :
 Astarté, diamant haussant
 Les deux cornes de son croissant.

« Elle est plus chaude que Diane,
 Dis-je, et hante un éther brumeux
 De soupirs, zone diaphane.
 Elle a vu que les pleurs des yeux
 N'ont pas séché sur cette joue
 Où le ver à jamais se joue.
 Elle vient à travers les bleus

Astres du Lion silencieux.
 Malgré le Lion silencieux,
 Nous montrant le chemin des cieus,
 Elle vient, à travers les cieus,
 L'amour dans ses yeux lumineux. »

Mais Psyché, levant son doigt d'ombre,
 Dit : « De cette étoile j'ai peur,
 De l'étrange étoile, j'ai peur !
 Hâtons-nous hors de sa lueur !
 Oh ! fuyons ! fuyons sa pâleur ! »
 Elle parla dans la terreur,
 Laisant, dans la poussière sombre,
 Ses ailes traîner leur blancheur,
 Pleura jusqu'à ce que, dans l'ombre,
 Ses plumes traînent leur blancheur,
 Mélancolique, leur blancheur.

Je répondis : « Ce n'est qu'un rêve !
 Allons vers sa splendeur qui luit,
 Cristalline splendeur qui luit,
 Car, sibylline, elle s'élève
 Et brille d'espoir, cette nuit.
 Vois ! Elle monte, cette nuit,
 Au firmament, et nous conduit.
 Ah ! Suivons-la, qui nous conduit
 Jusqu'au ciel à travers la nuit ! »

Ainsi calmant son amertume
 J'embrassai Psyché dans la brume

Et la tentai hors de son deuil.
 Mais, en continuant, nous fîmes
 Barrés par une tombe au seuil
 Portant des mots gravés de deuil.
 — « Quelle inscription dans la brume,
 Douce sœur, dis-je, est sur le seuil ? »
 Elle répondit : « Ulalume ! —
 Ulalume ! — C'est Ulalume !
 C'est ton Ulalume au cercueil ! »

Mon âme alors devint fanée
 Et semblable aux feuilles fanées.
 Je criai : « Quel démon d'enfer
 M'a conduit comme l'autre année ?
 C'est sûrement l'Octobre amer.
 C'est ici pourtant, l'autre année,
 Un fardeau terrible, que j'ai,
 Je m'en souviens bien, voyagé.
 C'est la même nuit de l'année !
 Je reconnais ce lac d'Auber,
 Cette âpre région de Weir —
 Reconnais ce noir lac d'Auber,
 Ces bois hantés des ghouls de Weir. »



Six Poèmes

d'Emily Brontë



Le Vieux Stoïque

L'argent, je ne l'estime point,
Et l'amour moins encor.
L'ambition ? Un rêve au loin
Qui mourut à l'aurore.

Et si je me mets à genoux
Ces seuls mots je murmure :
« Pour ce cœur dont la tâche est dure,
La liberté ! C'est tout. »

Oui, rien de plus je ne réclame,
Moi qui vais peu durer.
Morte ou vive, libre ! et, dans l'âme,
La force d'endurer.

L'Amour et l'Amitié

L'amour ressemble à l'églantine
 Et l'amitié ressemble au houx.
 Le houx est noir, l'autre illumine,
 Mais lequel tiendra jusqu'au bout ?

Au printemps l'églantine est fraîche
 Et ses fleurs parfument l'été.
 Mais quand vient l'hiver où tout sèche,
 Qui donc chantera sa beauté ?

Rejette donc la rose offerte,
 Mais tresse du houx à ton front.
 Quand tes cheveux grisonneront
 Ta couronne restera verte.

Martyre de l'Honneur

La lune est pleine, cette nuit...
 Peu d'étoiles, mais claires.
 Sur les carreaux le givre luit
 Imitant des fougères.

Par la persienne des lueurs
 De jour baignent la chambre.
 Vous passez là, malgré décembre,
 Des heures de douceur,

Tandis que, domptant avec peine
 Cette angoisse que j'ai,
 J'arpente la maison sereine
 Sans pouvoir reposer.

Dans le hall l'horloge ancienne
 D'heure en heure s'entend.
 Il semble que ses coups reviennent
 Toujours plus lentement.

Que longue, l'étoile qui tremble,
 A faire son chemin !
 Quoi ! Toujours là ?... Jamais, il semble,
 Ne luira le matin.

Je suis debout à votre porte.
 Mon amour, dormez-vous ?
 Mon cœur, sous la main que j'y porte,
 N'a presque plus de coups.

Froid, froid le vent d'est qui sanglote,
 Eloignant peu à peu
 La cloche des tours, dont la note
 Meurt comme mon adieu.

Sur moi, demain, la flétrissure,
 La haine en tous les yeux :
 Je porterai les noms honteux
 De traître et de parjure.

Mes faux amis ricaneront,
 Les vrais me voudront morte.
 Les pleurs que mes yeux verseront
 Seront d'amère sorte.

Votre race de hors la loi
 Malgré sa trace noire
 Verra pardonner son histoire
 Hormis mon crime à moi.

Car qui donc pardonne à ce crime :
 La lâche fausseté ?
 Champion de la liberté,
 La révolte est sublime ;

Pour certaines haines qu'on a,
 Juste est le poignard même.
 Mais traître, « traître », ce mot là
 Soulève l'anathème.

Plutôt que de perdre l'honneur
 Oh ! être déchirée !
 J'aime mieux pourtant la curée
 Que mentir à mon cœur.

Moi tromper mon cher amour, même
 Pour vous garder à moi ?
 Non ! L'avenir, preuve suprême,
 Vous fera croire en moi.

Je sais, moi, que la juste voie
 Est celle que je suis.
 Ce devoir dont je suis la proie
 M'abîme dans la nuit,

Et que la honte universelle
 Me retire l'honneur,
 Qu'importe ! Dans mon propre cœur
 Je me sais, moi, fidèle.

Je ne pleurerai pas...

Je ne pleurerai pas parce que tu me quittes.
 Qu'est-il de bon ici ?
 Et le monde pour moi serait double faillite
 Si tu souffrais aussi.

Je ne pleurerai pas parce que, plein de gloire,
 L'été doit mal finir.
 Et qu'elle est donc la fin de la plus belle histoire ?
 Mourir, toujours mourir.

Je suis lasse de voir tant de feuilles fanées,
 Tant de tristesse encor,
 Et de toujours languir à travers tant d'années
 D'un désespoir de mort.

Donc, pendant que tu meurs, si quelque larme tombe
 D'entre mes cils baissés,
 Ce n'est que du désir d'aller me reposer
 Avec toi dans la tombe.

La Visionnaire

La maison se tait. Tout le monde dort.
 Un seul être est là, regardant dehors
 Les chemins de neige et les noirs nuages,
 Et l'hiver hurlant qui tord les branchages.

Vif est le foyer, sourds sont les tapis ;
 Nul souffle égaré du vent qui glapit.
 Par mes soins la lampe éclaire et dévoile
 L'Errant, et le guide avec son étoile.

Tancez-moi, ma mère, et vous, mon seigneur,
 Que vos espions traquent mon honneur.
 Vous ne saurez pas, malgré serfs et pièges,
 Quel ange de nuit s'en vient sur la neige.

Ce que j'aime arrive, hôte de l'éther,
 Fort de son pouvoir secret qui le sert.
 Qui m'aime ? Aucun nom ne passe mes lèvres
 Et j'offre ma vie en gage à mes rêves !

Brille clair, ma lampe ; arde un rayon droit.
 Chut ! L'air a frémi d'une aile. Est-ce toi ?
 Comble mon attente, étrange puissance.
 Moi, je crois en toi ; crois en ma constance !

Le Souvenir

Froid dans la terre, et la neige sur toi,
 Loin, dans la tombe où l'on a dû te mettre,
 T'ai-je oublié, mon seul amour à moi,
 Malgré le temps qui sépare les êtres ?

Quand je suis seule, est-ce que ma douleur
 Ne s'en va pas à travers la montagne
 Plier son aile, au nord, dans la campagne
 Où la bruyère a recouvert ton cœur ?

Froid dans la terre, et quinze hivers de glace,
 Parmi ces monts, transformés en printemps...
 Certes, fidèle, et qui garde ta place
 Après avoir tant changé, souffert tant !

Mon doux amour du passé, va, pardonne
 Si je t'oublie en ce monde mouvant !
 D'autres désirs, d'autres espoirs vivants
 Ne t'enlèvent point ce que je te donne.

Nulle clarté n'a plus brillé jamais :
 Plus rien, pour moi, du haut du ciel ne tombe.
 Tout mon bonheur est fini désormais,
 Tout mon bonheur avec toi dans la tombe.

Mais, terminés les jours des songes d'or,
 Le désespoir lui-même, qui nous broie,
 N'ayant pas su me conduire à ma mort
 J'ai donc vécu sans un secours de joie.

J'ai refoulé les inutiles pleurs,
 Sevré mon âme en quête de la tienne,
 Et ce désir d'habiter, sous les fleurs,
 Ta tombe qui déjà m'est plus que mienne.

Et depuis lors je n'ose plus céder
 Au souvenir plein d'un amer délice
 Car, si je bois à ce divin calice,
 Comment donc vivre en un monde vidé ?



Poèmes

de

Edna Saint-Vincent Millay

1892-1950



Les Cygnes sauvages

J'ai, tandis que passaient ces beaux cygnes sauvages,
Regardé dans mon cœur, et je n'y ai vu rien —
Rien que du déjà vu, soit en mal, soit en bien,
Rien pour accompagner ce vol dans les nuages.
Ennuyeux cœur toujours vivant, toujours mourant,
Maison sans air, adieu ! Je ferme à clé la porte !
Cygnes blancs, revenez sur la ville en cohorte,
Sur la ville, traînant vos pattes et criant !

Sonnet

Tu n'as pas plus d'attrait que n'en ont les lilas
 Ou bien le chèvrefeuille, et tu n'es pas plus belle
 Que les jeunes pavots dans leur blancheur nouvelle.
 Et, bien que devant toi je m'incline très bas,

Ta beauté, je la puis supporter. Mais mes pas
 A droite, à gauche, vont, et mon regard chancelle,
 Car je ne trouve pas de refuge contre elle.
 Ainsi le clair de lune imprègne mon cœur las.

De même que celui qui, dans sa coupe, ajoute
 Au délicat poison chaque jour une goutte,
 Jusqu'à boire dix fois la mort impunément,

Habitée à ta beauté, je la consomme
 Dose augmentée ainsi de moment en moment,
 Et bois sans en mourir ce qui tua des hommes.

Renaissance

FRAGMENTS

.....

L'omniscience de mon âme,
 Je dois la payer par ce drame
 De sentir tous les péchés miens,
 Tous les remords brûler mon sein,
 Miennes toutes haines couvées,
 Miennes les trahisons levées,
 Miennes les fautes de la chair,
 Mien tout le mal de l'univers.
 Et, devant tant d'horreur, j'appelle
 Au secours ! Horreur personnelle,
 Cri de cent peuples dans mon cri,
 Moi qui meurs quand chacun périt
 Et suis en deuil de tout au monde !

.....

Comment supporté-je ceci ?
 Comment suis-je enterrée ici
 Tandis que le ciel se partage
 Et que tant d'azur suit l'orage ?

.....

Fais-moi naître, criai-je, ô Dieu !
 Fais-moi naître encore ! Je veux
 Revenir sur terre. Renverse
 Les nuages ! Refais l'averse
 Si puissante et creusant si fort
 Qu'elle m'arrache de la mort !

Je me tus. Et, dans le silence
 Qui seul me répondait, immense,
 Vint à siffler le vol soudain
 D'ailes accourant du lointain
 Comme une vibrante musique
 Sur la corde de ma supplique
 Passionnée ; et, brusquement,
 Comme ainsi se levait le vent,
 Les nuages cabrés d'orage
 Terrifiant le paysage,
 L'averse descendit d'en haut
 Et, folle, frappa mon tombeau.
 Comment arrivèrent ces choses ?
 Je ne sais. Mais, plus doux que roses
 Un parfum me vint, une odeur
 Qui sembla celle du bonheur,
 Un chant d'elfe chantant sa joie
 Pour soi-même, sans qu'on le voie,
 Et, plus puissant que tout, plus gai,
 Le sentiment de m'éveiller.

J'entendis l'herbe à mes oreilles
 Murmurer sans fin des merveilles,
 Sur ma bouche qui s'entr'ouvrait
 La pluie allongea ses doigts frais,
 Toucha le sceau de mes paupières
 Et, laissant place à la lumière,
 La nuit ôta son bandeau noir
 Et, mes yeux s'ouvrant, je pus voir
 La dernière ligne argentée
 De la pluie, et, toutes mouillées,
 Les branches des pommiers, et, bleu,
 Un ciel frais où plus rien ne pleut.
 Et comme je contemplais, pâle,
 Le vent jeta, douce rafale,
 Sur ma face, parfum léger,
 Tous les miracles d'un verger,
 Et l'odeur des choses écloses...
 — Comment arrivèrent ces choses ? —
 Remit soudain mon âme en moi.

Ah ! je bondis hors du sol froid,
 Et, criant un cri si farouche
 Que jamais une humaine bouche
 Ne fit entendre pareil cri
 Sinon l'enterré qui revit,
 J'entourai de mes bras les branches,
 Follement et, corps qui se penche
 Embrassant la terre au soleil.
 J'ouvris mes bras et, dans le ciel,

Je commençai de rire, rire,
 Jusqu'à ce sanglot qui déchire,
 Jusqu'à ce frisson furieux.
 « O Dieu, criai-je, qu'on me dise
 S'il reste rien qui me déguise
 Désormais, dans le ciel d'été,
 Ta radieuse identité ! »

.....

Des deux côtés s'ouvre le monde,
 Vaste autant que l'âme est profonde.
 Au-dessus, le ciel sans défaut
 N'est haut que si le cœur est haut.

.....

Mais l'Est et l'Ouest sont des tenailles
 Pour qui ne leur laisse leur taille,
 Et l'âme qui manque de feu,
 Le ciel l'emmure peu à peu.



Poèmes

de

Anna Wickham

traduits en vers libres et réguliers



A l'Homme silencieux

Que vous aimiez n'est pas assez pour moi,
Venez et dites votre amour d'un ton courtois.
Sauvage et faible, je ne crois pas au silence.
Maintenant, par la beauté de tous les feux,
Parlez ! je vous en prie avec instance.
Une foule est là d'amoureux,
Chuchotements et rires ivres,
Et je dois partir et les suivre.

Chanter l'amour, vivre pour la beauté,
Voilà les amoureux, voilà leur mission,
Ne devinez-vous pas que je pleure de m'en aller ?
Parlez, muet, parlez ! Vais-je rester ou non ?

L'Epouse

La paix, je ne l'ai pas ici.
 Je suis tout juste une invitée;
 Dehors je puis être jetée
 Comme l'on jette une souris,
 Si je déplais au maître du logis
 Pour le lit ou pour le ménage.

Je passe mes jours bien sages
 Séquestrée et triste
 Sans droit au bonheur.
 Mon cerveau se meurt
 Faute d'exercice.
 Parler je n'ose pas
 Car je suis faible, hélas !

Mieux vaudrait pour mon homme et moi
 Que je fusse libre, je crois !
 Non pour qu'on me façonne mais pour être moi.
 Mais je suis liée,
 La liberté m'est déniée.
 Je suis la femme d'un mari
 Pour toute ma vie.

Celui qui revint

Dix ans j'attendis dans le coin
 Qui fut ma maison minuscule,
 Guettant de l'aube au crépuscule
 S'il n'allait pas venir au loin.

Il vint ! Mais, dix ans, par la suite,
 O malédiction du sort !
 A table, au lit, toujours au gîte,
 Celui que j'aimais était mort.

Dans la montagne, un soir d'orage,
 Il tomba. Rapporté chez nous,
 Sans chagrin je fus à genoux.
 Puis je regardai son visage.

Alors mes bras passionnés
 Serrèrent ce corps sans rien dire,
 Car sa mort avait le sourire
 De celui que j'avais aimé !

O vous, veuves ! Prêtez-moi, dites,
Vos pleurs pour pleurer mon ami :
Le revoici, lui qui dormit
Dix ans d'existence maudite.

Envoi

O Dieu ! Toi, vaste symétrie
Qui mis ces passions en moi,
D'où vint la douleur qu'on me voit
Pour tant de jours de flânerie ?
Donne au misérable poète
Une unique chose parfaite.

*Fin des poèmes traduits
par Lucie Delarue-Mardrus.*



Achevé d'imprimer

le 15 Mai mil neuf cent cinquante et un

IMPRIMERIE ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

PARIS

OEUVRES
DE
Renée Vivien

Ouvrages en vers

ÉTUDES ET PRÉLUDES	} Édition Elzévirienne petit in-12, papier teinté Poésies Tome Premier 1901-1903 1 vol. 400 frs
CENDRES ET POUSSIÈRES	
ÉVOCATIONS.	
SAPHO	
LA VÉNUS DES AVEUGLES	
LES KITHARÈDES	} Édition Elzévirienne Poésies Tome second 1904-1909 1 vol. 400 frs
A L'HEURE DES MAINS JOINTES	
SILLAGES.	
FLAMBEAUX ÉTEINTS	
DANS UN COIN DE VIOLETTES	
LE VENT DES VAISSEAUX.	
HAILLONS	

Recueils à tirage restreint :

CHANSONS POUR MON OMBRE	épuisé
POÈMES.	épuisé

Ouvrages en Prose.

DU VERT AU VIOLET	épuisé
UNE FEMME M'APPARUT.	épuisé
LA DAME A LA LOUVE	épuisé
BRUMES DE FJORDS	épuisé